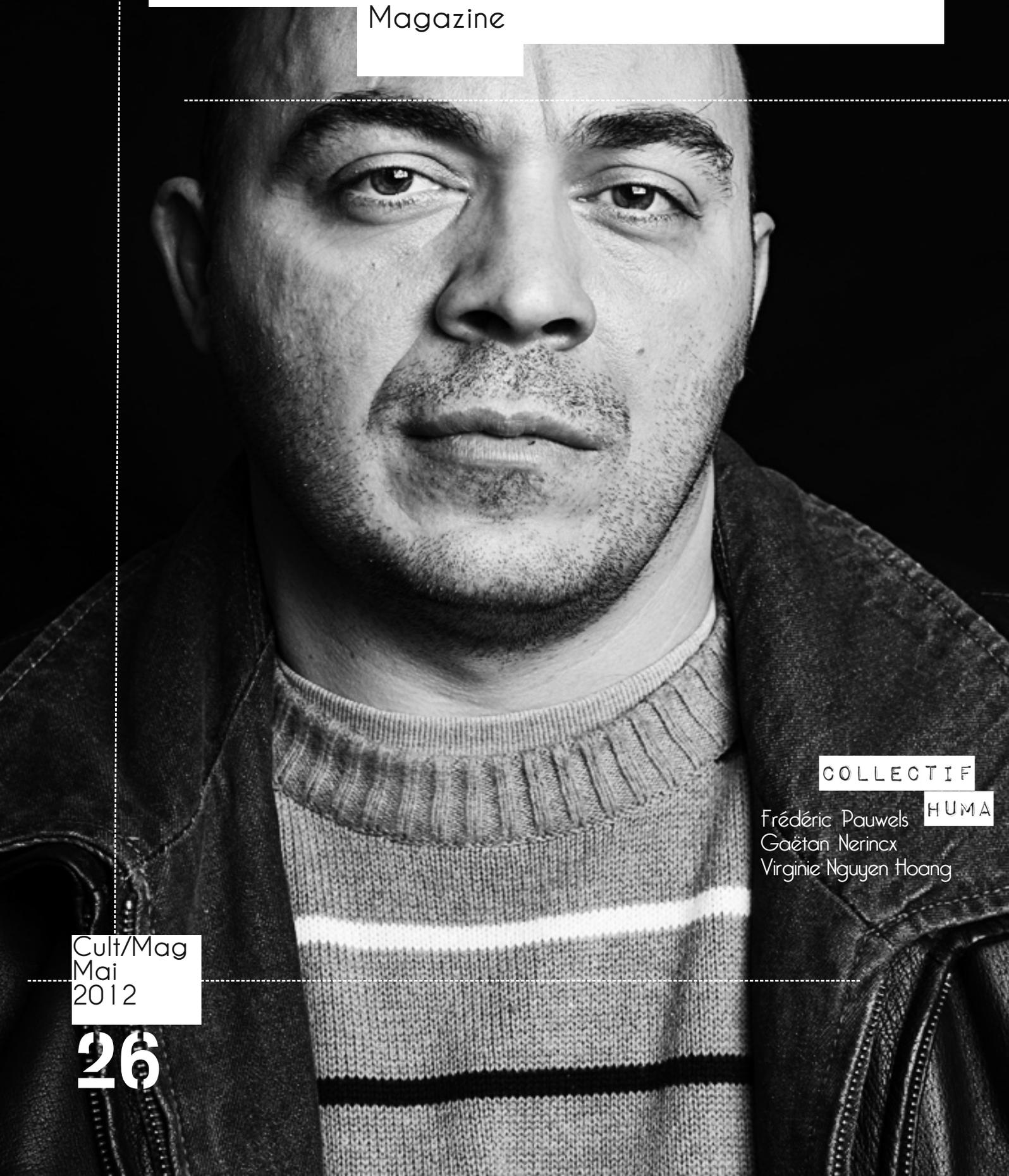


# FOCALE

# ALTERNATIVE

Magazine



COLLECTIF

HUMA

Frédéric Pauwels  
Gaëtan Nerincx  
Virginie Nguyen Hoang

Cult/Mag  
Mai  
2012

26

**F**

C'est avec grand plaisir que je vous propose ce magazine. Une fois n'est pas coutume, c'est un numéro conséquent qui vous est offert en ce mois de mai. 136 pages inédites où chaque auteur s'est investi de manière très personnelle pour vous proposer une vision intime de leur travail.

Le numéro est divisé en deux grands axes. Le premier axe vous explique l'envie de sortir un numéro papier, à tenir de vos petites mains. Ne disposant pas de fonds mais ne voulant absolument pas proposer des publicités inutiles et encombrantes, nous avons décidé de lancer une campagne d'investissement via une plateforme de projets participatifs. Je vous invite à lire ce dossier avec attention et à soutenir notre "rêve papier", après deux années de gratuité, de travail et de bénévolat pour proposer chaque mois un numéro de Focale Alternative Magazine depuis 2010.

La seconde partie s'axe entièrement sur le collectif Huma et ses trois protagonistes. Un travail de fond a été mené où chaque photojournaliste s'est confié de manière personnelle au sein des pages proposées. Comme son nom l'indique, le collectif Huma place l'humain au centre de ses actions photographiques. Il mise sur l'espoir, sur le témoignage et la mise en avant de la réalité qu'offre notre société au quotidien. Certains reportages vous feront sourire, mûrir ou tout simplement réfléchir. Un collectif où le travail se centre sur l'humain au service de l'humain.

Comme vous pourrez le constater, j'ai revu la manière de penser la maquette. C'est aussi à cause de cette volonté d'évoluer que le magazine sort avec quelques jours de retard. Essayant toujours d'atteindre l'objectif fondateur qui est la mise en avant de la démarche et de son auteur que

\*\*\*\*\*

## FA VOUS ATTEND

\* sur son site : [FOCALE-ALTERNATIVE.BE/MAGAZINE](http://FOCALE-ALTERNATIVE.BE/MAGAZINE)

\* sur <http://www.facebook.com/focale.alternative>

\* sur [HTTP://TWITTER.COM/APERTURECORP](http://TWITTER.COM/APERTURECORP)

\*\*\*\*\*



j'ai essayé d'épurer les pages de différents signes parasites. Ai-je réussi mon pari ? Cela sera à vous de me le dire et je vous invite sincèrement à le faire via les réseaux sociaux ou directement sur le site internet du magazine.

Je profite de ces dernières lignes pour remercier tous les lecteurs, anciens ou nouveaux, qui soutiennent et diffusent cette revue gratuite au service de la démarche autour d'eux. Sans vous, cette aventure ne serait pas possible et n'hésitez pas à promouvoir le concept de FA Magazine auprès de vos amis.

Je ne vous cacherai pas que cette revue m'apporte chaque mois de la joie, des déceptions, des rencontres et des sacrifices personnels conséquents. Mais à chaque parution et en recevant vos nombreux avis, cela me donne la force de continuer cette aventure collaborative où la photographie, la démarche et le photographe sont au coeur des objectifs de cette revue.



Focale Alternative Magazine  
bientôt au format papier ?

C'est possible grâce à votre  
collaboration !



De nombreux magazines photographiques existent en version papier et nombre d'entre eux mettent essentiellement l'accent sur le matériel sans présenter de manière prioritaire la démarche artistique ou journalistique des auteurs. C'est dans cette logique de compréhension d'une démarche, d'une mise en avant et de promotion du photographe que la version papier de Focale Alternative veut prendre naissance.

Focale Alternative Magazine existe déjà en une version mensuelle gratuite sur le web depuis deux ans et entame son 26ème numéro en mai 2012. Avec une base de lecteurs tournant en moyenne dans les 5000 personnes, il nous semble important de proposer une version papier de qualité.

Poursuivant les objectifs fondamentaux de "FA Magazine", cette revue papier sera inédite tant sur la forme que sur le fond. Elle sera une extension des numéros que vous pouvez retrouver sur le web.

#### **Une plateforme de financement participative : qu'est-ce que c'est ?**

Une plateforme de crowdfunding permet le financement de projets ou de produits créatifs et innovants grâce à la participation des internautes et de leurs réseaux sociaux.

Les projets ne sont financés que si l'objectif fixé par le créateur est atteint. Le service suscite un très fort engouement chez les réalisateurs (près de 20% des projets financés sont des films ou des courts métrages), les musiciens (13%) mais aussi chez les porteurs de projets technologiques, humanitaires, écologiques et artistiques.

L'avantage est que chaque contributeur reçoit une contrepartie pour chaque aide apportée et cela à partir de 5 euros. Chaque lecteur de Focale Alternative Magazine deviendra un investisseur et permettra à cette revue bénévole de sortir un numéro au format papier.

#### **Le Collectif Caravane**

L'invité pour ce numéro est un collectif photographique du nom de "Caravane". Jeune génération de la photographie contemporaine, ils ont participé à de nombreuses manifestations de par le monde et la qualité des auteurs est incontestable.

*" Nous explorons le monde contemporain en proposant par la photographie un récit ouvert sur*

*des expériences et des réalités humaines. Nos images se veulent des outils de réflexion qui donnent à voir, à sentir, à connaître et à reconnaître. "*

### **A quoi va servir le financement**

N'ayant pas les fonds personnels pour investir dans la création de ce numéro papier inédit et voulant éviter une invasion publicitaire inutile, la piste du crowdfunding me semblait intéressant.

Un petit tour des frais. Pour que vous ayez conscience des frais que cela engendre, voici quelques détails sur la somme qui se cache derrière les 4200 euros.

### **Le prix demandé comprend**

L'impression du magazine 48 pages  
Les frais de port + papeterie  
Le pourcentage qui est pris par la plateforme Ulule  
Le magazine  
Papier recyclé de type cyclus print  
Couverture vernie  
Impression offset

### **La sécurité du financement**

### **La sécurité du financement**

Il est important de bien comprendre que votre don ne sera débité que si la somme finale est atteinte. Vous pouvez choisir différents modes de paiements mais je vous invite à prendre contact avec moi si vous désirez des précisions complémentaires qui vous semblent indispensables.

### **La plateforme utilisée : sérieux, sécurité et convivialité**

Ulule, c'est une joyeuse équipe qui travaille à Paris, bien entourée par de nombreux intervenants graphistes, développeurs, juristes etc. Ulule est la première plate-forme de financement participatif en Europe. Ce type de service de micro-financement - crowdfunding en anglais - n'est absolument pas inédit, loin de là. Citons et rendons hommage à Fundable (r.i.p) de John Pratt, à Kickstarter aux Etats-Unis, à IndieGogo, et à bien d'autres qui explorent ce type de dynamique de financement, chacun à leur façon. Des services complémentaires, souvent différents dans leur positionnement, leur fonctionnement et/ou leurs tarifs, mais qui offrent de nombreuses possibilités aux porteurs de projets. Vive le choix !





*De l'une à l'autre - Laure Geerts*

Focale Alternative Magazine a besoin de  
vous pour réaliser son rêve papier.

Un magazine qui laisse la place aux  
photographies et à la démarche des auteurs  
sans aucune publicité.

Etes-vous prêts ?

A partir de 5 euros

Cliquez  
directement sur



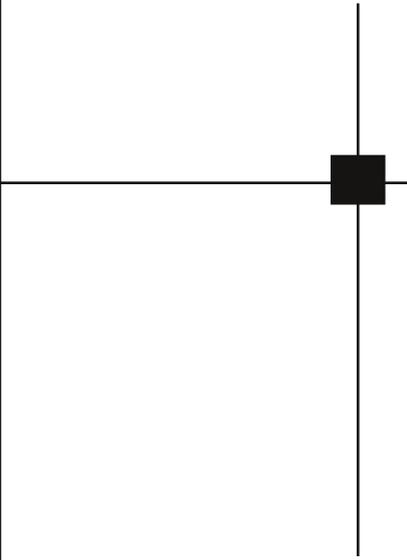
<http://fr.ulule.com/focale/>

Plateforme participative "Ulule"

Jusqu'au 31 juillet 2012



*Camarade Metallo* - Collectif Huma



" Lakshmi Mittal était un chouette gars, un sauveur. On allait liquider l'acier du bassin Liégeois et voilà que cet Indien débarque avec ses millions. On y a cru. On était à la pointe, on produisait de l'acier et même... du bénéfice. Dans l'économie globalisée, cela n'a pas suffi. Les millions demandent des milliards, pas possible d'épancher la soif de Monsieur Mittal. On a arrêté le chaud, le froid ne peut que suivre : le bassin liégeois, c'est fini. "

**Frédéric Pauwels**  
**Gaëtan Nerinx**  
*Camarade Metallo*

**F.A : La série "Camarade métallo" respecte les lignes directrices du collectif Huma en plaçant l'humain au centre de la thématique. En plus d'être une tragédie sociale, la fermeture du bassin sidérurgique de Liège est le fer de lance de la désillusion de l'ensemble des travailleurs. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?**

**Collectif Huma :** Lorsque le collectif a appris la nouvelle de la fermeture du bassin liégeois, il était important pour nous d'être témoin de cette grande détresse sociale. Déjà fort secoués par une précédente fermeture, les ouvriers voyaient Mittal comme un sauveur, un saint. Des énormes espoirs se sont reposés sur lui et puis ce fut la douche froide pour tous ces ouvriers.

Nous n'avions plus vu autant de colère de la part des métallos depuis les fermetures de Clabecq et Renault Vilvoorde. Certains d'entre eux avaient même connu les tragédies sociales précédentes et les vivaient une nouvelle fois aujourd'hui. Nous portons toujours les personnes qui sont dans l'ombre en leur offrant une place pour témoigner. Ici, Huma se devait d'être présent car à travers la disparition de cette usine, c'est toute une région qui se voit mourir socialement. L'impact nous paraissait suffisamment grave pour que nous décidions de venir en aide aux ouvriers en témoignant de leur situation.

**F.A : En quoi le choix du portrait est-il devenu évident lors de la maturation du projet ?**

**C.H :** Notre ligne de conduite s'est très vite portée sur la colère de ces ouvriers. Ayant été présents quelques jours auparavant pour couvrir l'événement pour la presse, nous avons déjà dû faire face à cette grogne lors de notre arrivée. Les ouvriers ne collaboraient absolument pas avec nous et ne voulaient pas se faire photographier par peur de représailles. C'est en dialoguant doucement avec eux que les choses se sont mises en place. Nous avons aussi rencontré Gino Russo, le papa de la petite Melissa, victime de Marc Dutroux. Gino est un des délégués syndicaux et est fort respecté par les ouvriers. Nous avons parlé longuement de ses souvenirs, des heures de gloire de l'usine et surtout de cette colère présente dans les traits des visages des ouvriers.

Il était pour nous évident qu'une série de portraits serait notre démarche collective. Quelques jours plus tard, via un réseau social, nous apprenions qu'une soirée spaghetti était organisée par le PTB au profit des travailleurs d'Arcelor-Mittal. Nous avons pris directement contact avec un des organisateurs de cette soirée. En lui expliquant notre démarche, celui-ci a très vite accepté notre présence et nous avons même eu à notre disposition tout un étage pour installer un studio photo. Nous avons ensuite recherché les ouvriers qui ont accepté de témoigner sur cette fermeture.

Nous commençons d'abord par l'interview qui consistait à répondre à 3 petites questions puis nous les invitions à s'asseoir sur une chaise placée au milieu de notre studio pour regarder notre appareil photo immobilisé sur un pied. Pour renforcer la colère dans leur regard, nous leur avons demandé d'imaginer Mittal à la place de notre appareil, ce qui nous a donné les photos de la série.

## Pour renforcer la colère dans leur regard, nous leur avons demandé d'imaginer Mittal à la place de notre appareil

**F.A : Dans un contexte de suspicion et de désillusion, comment avez-vous réussi à gagner la confiance des travailleurs ? N'est-ce pas la difficulté première lorsque l'on place l'humain de manière respectueuse au sein de son reportage ?**

**C.H :** C'est encore une fois l'approche et le dialogue qui ont été la clef de réussite de notre travail. Parler avec eux et leur expliquer notre démarche les a séduits. Plus tard dans la soirée, nous avons quand même dû faire face à plusieurs délégués syndicaux qui s'inquiétaient des interviews que nous faisons avec les ouvriers. Là encore, le dialogue et la promesse de ne rien diffuser de compromettant pour leurs hommes ont su les calmer. Placer l'humain dans un reportage est aussi un véritable défi surtout avec la montée du droit à l'image. S'il y a suffisamment de confiance entre nous, le travail prend une dimension humaine plus importante. Huma se veut respectueux des sujets qu'il photographie.

**F.A :** Le regroupement photographique semble avoir explosé depuis quelques années. Les initiatives sont diverses mais il semble que les collectifs se fassent beaucoup plus présents. Comment expliqueriez-vous cette tendance si celle-ci existe réellement ? Comment s'est construit le collectif Huma ? Est-ce un besoin de mutualisation des efforts qui était au centre de l'idée ?

**C.H :** En effet, depuis quelques années, les collectifs poussent comme des champignons. Vivre de la photo aujourd'hui est devenu un vrai parcours du combattant. Obstacles financiers et autres embûches entravent le chemin des photographes. Aujourd'hui, il faut faire preuve de stratégie, d'ingéniosité pour avancer et écrire nos histoires.

Si le collectif est là aujourd'hui, c'est parce que nous sommes des passionnés avec la rage au ventre pour se battre pour les idées que nous défendons. Les photographes vivent une véritable crise d'identité dans une crise du photojournalisme qui hante les esprits et bouleverse leurs vies. Les collectifs sont des groupes de photographes qui décident de travailler ensemble, de confronter leurs images et d'élaborer des projets ambitieux impossibles à monter quand on est un photographe isolé.

Il y a aussi une réaction par rapport aux regroupements des petites agences en grosses agences licenciant de nombreux photographes et qui entraînent la chute des tarifs des photos que l'on connaît aujourd'hui. Le fait d'être un collectif permet aux photographes d'être eux-mêmes patrons de leurs décisions et d'être les seuls intermédiaires dans la vente de leurs images.

La naissance d'Huma est venue suite à une rencontre entre photographes (Frédéric, Virginie et Gaëtan) qui s'est très vite transformée en une amitié. Malgré une différence d'expérience entre nous, on avait une réelle envie de partage, d'échanger des idées pour mettre en lumière des situations peu connues ou ignorées par les médias d'aujourd'hui. Nous donnons du sens à nos images sous la forme d'un engagement humain et c'est ce qui nous a rapprochés. Un engagement qui est d'abord personnel et qui devient collectif par la force des choses. Nous avons tous les trois une sensibilité à l'humain et aux causes sociales. On est aussi beaucoup plus motivé à plusieurs que tout seul.

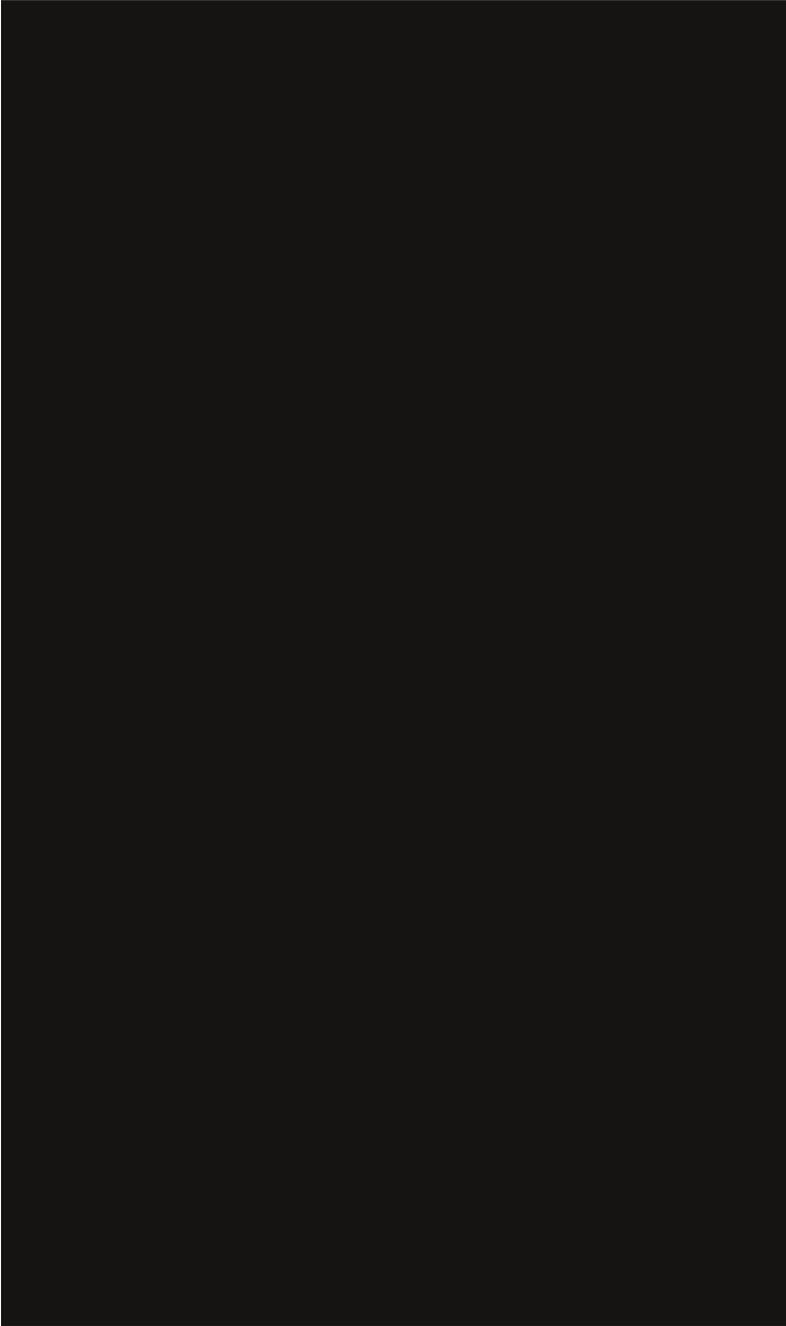
**F.A :** Est-il nécessaire de mettre en avant l'objectif premier qui est : l'humain au centre de l'humanité ? Par contre, lors de la maturation du collectif Huma, ce point était-il déjà le ciment de votre initiative ? S'intéresser à l'homme n'est-il pas une facilité dans une optique où vous êtes tous les trois des photojournalistes ? Comment arrivez-vous à vous intéresser à l'homme tout en le respectant ? Y a-t-il un code de conduite ou une charte implicite entre vous ?

**C.H :** Huma est aussi une réaction à la situation du photojournalisme et aussi à la crise de la presse. Les quotidiens, pour survivre, doivent mettre des publicités dans leurs pages afin d'affronter cette crise le plus longtemps possible. Au plus il y a de pubs dans les pages, au moins ce sont des pages pour nos sujets. Il y a une dizaine d'années, il était encore possible de publier un reportage sur 5 pages. Aujourd'hui, on peut s'estimer content d'en avoir deux. Le fait de voir régulièrement nos reportages amputés devient pour nous de plus en plus difficile à accepter. D'où l'idée de prolonger la vie de ces reportages en créant ce collectif avec son site qui évoluera de plus en plus vers le multimédia.

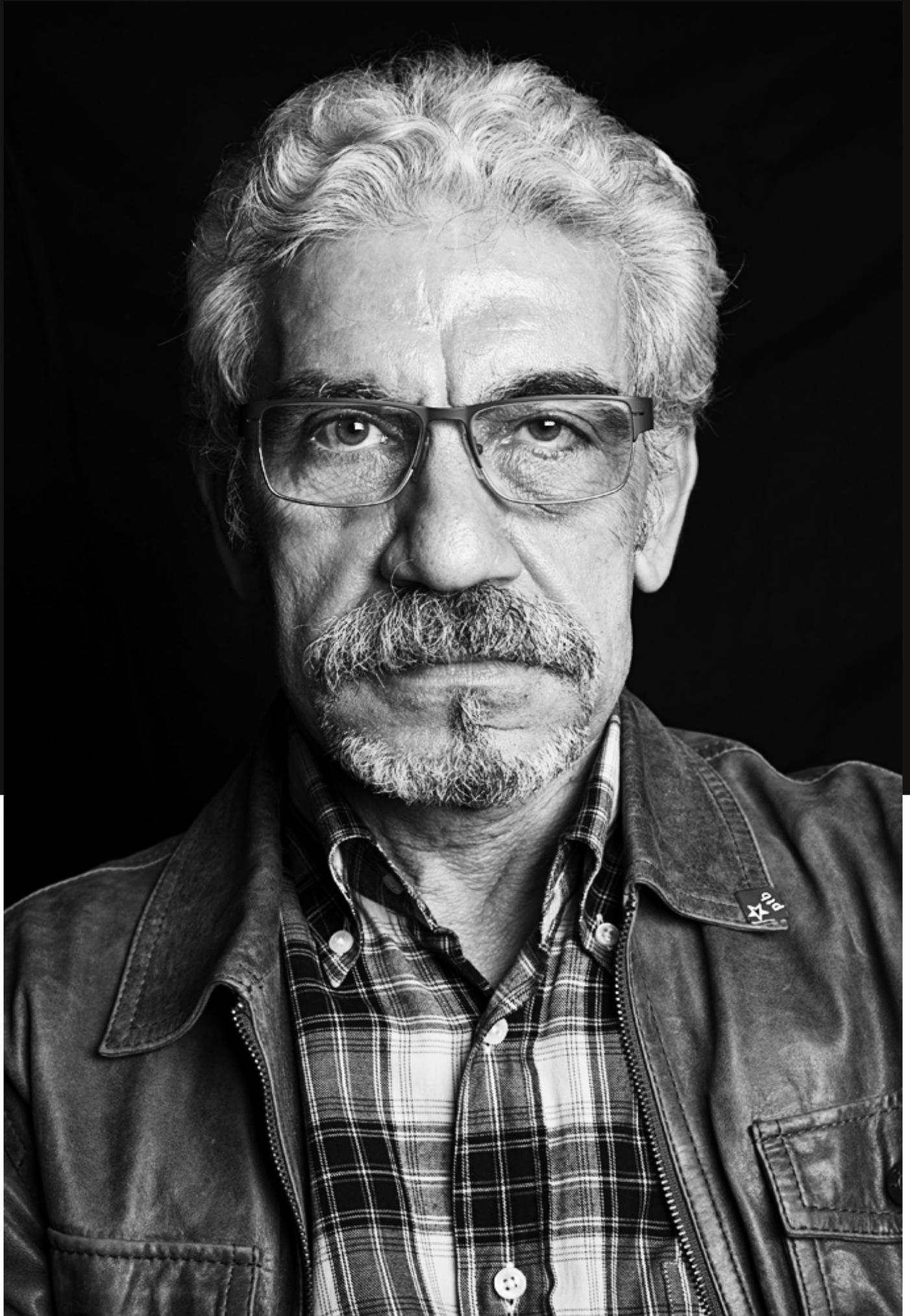
Nous respectons les travaux de chacun et tous les trois, nous nous retrouvons dans le travail de l'autre. Ce point était le ciment de notre initiative avec une nouvelle envie de bousculer les codes de la presse en créant d'autres supports.

**F.A :** Quels seraient les piliers d'un collectif photographique solide, respectable et respecté ? Comment concilier envies et objectifs personnels lorsque l'on travaille avec d'autres personnes ? Comment vous y prenez-vous ?

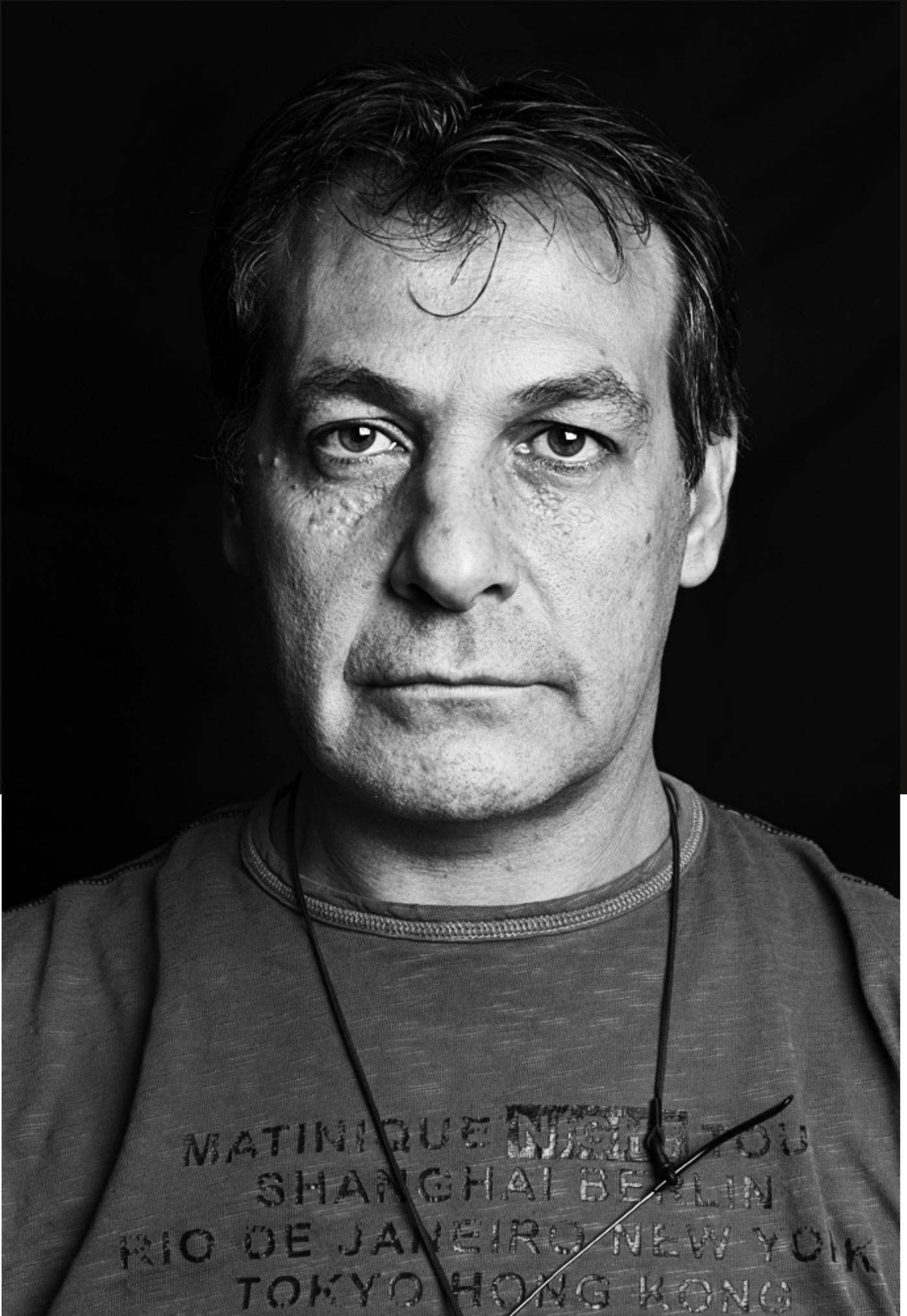
**C.H :** La survie d'un collectif dépend toujours de l'entente entre les personnes dans le groupe. Avant de créer un collectif, il est primordial d'avoir une amitié consolidée entre nous. Bien connaître les envies et les idées de l'autre sont aussi les bases de la naissance du collectif. Si on ne se retrouve pas dans le travail de son voisin, cela ne peut pas vraiment marcher. Nous avons pris le temps de nous connaître, de nous découvrir et de bien discuter avant de prendre le chemin du collectif. Il est important par la suite de consolider l'union par une convention qui reprend différents points à respecter entre nous. Chaque photographe de Huma suit ses propres idées et les partage ensuite dans le groupe. Deux travaux communs ont déjà vu le jour et d'autres projets sont en cours.



Nous n'avions plus vu autant de colère de la part des métallos depuis les fermetures de Clabecq et Renault Vilvoorde. Certains d'entre eux avaient même connu les tragédies sociales précédentes et les vivaient une nouvelle fois aujourd'hui.



*Camarade Metallo - Collectif Huma*



*Camarade Metallo* - Collectif Huma



Nous avons aussi rencontré Gino Russo, le papa de la petite Melissa, victime de Marc Dutroux. Gino est un des délégués syndicaux et est fort respecté par les ouvriers. Nous avons parlé longuement de ses souvenirs, des heures de gloire de l'usine et surtout de cette colère présente dans les traits des visages des ouvriers.



*Camarade Metallo* - Collectif Huma



Vivre de la photo aujourd'hui est devenu un vrai parcours du combattant. Obstacles financiers et autres embûches entravent le chemin des photographes.

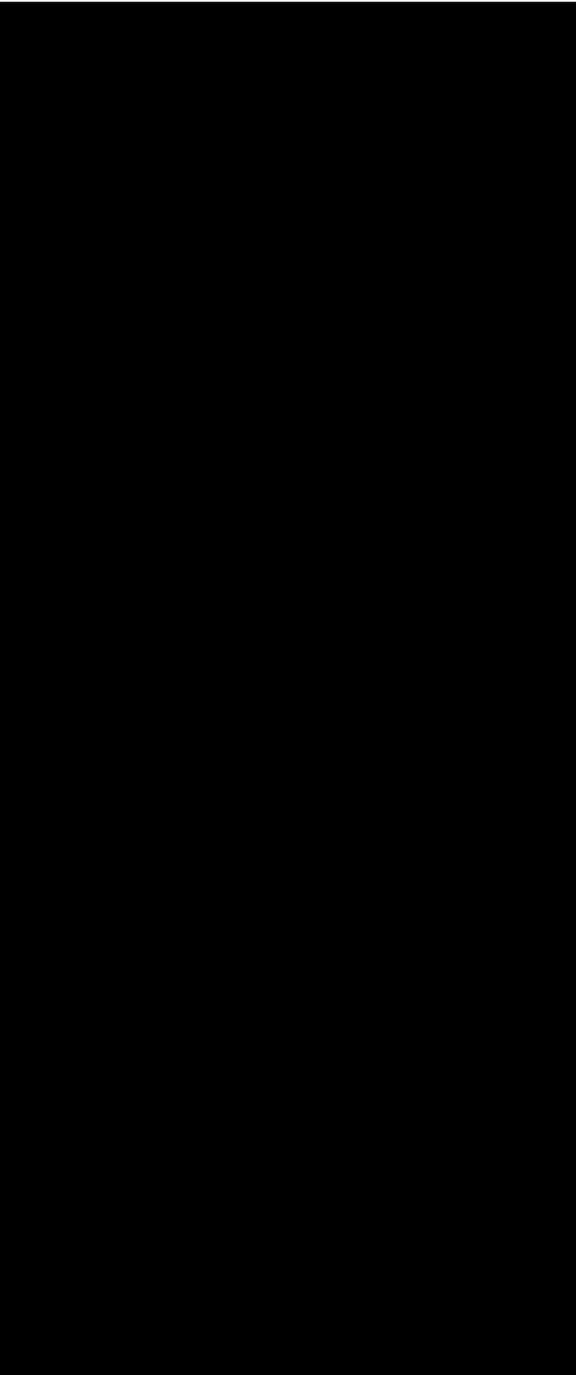
La naissance d'Huma est venue suite à une rencontre entre photographes qui s'est très vite transformée en une amitié.



*Corps à louer* - Frédéric Pauwels

« Tu ne peux pas plaire à tout le monde. Parfois, pour une fraction de seconde, tu rates le client. Tu dis un mot de trop ou un mot trop peu et tu ne sais pas pourquoi tu le rates. »

Dédée



" La notion de l'intimité dans la prostitution est un concept souvent fantasmagorique aux yeux de l'opinion publique et enclin à de nombreux préjugés. L'intimité est souvent énigmatique lorsque l'on aborde le thème de la prostitution : « *Mais que se passe-t-il derrière le rideau ?* »

L'intime, c'est l'ensemble de ce qui se déroule depuis le moment où le client franchit le seuil et puis en ressort. Quels en sont les rituels, les codes et les enjeux intimes que vivent les personnes prostituées dans leur quotidien professionnel ?

Ces actrices de la prostitution nous emmènent dans une humanité alimentée par leur fragilité, leur détermination, leur histoire de vie, ainsi que par leur savoir, leur humour et leur dérision, le tout chargé en émotions. "

**Frédéric Pauwels**

*Corps à louer*





**F.A : "Corps à louer" aborde le thème délicat de la prostitution. Ton reportage a choisi de soutenir l'angle de la curiosité humaniste sans entrer dans le jugement ou la dénonciation. Pourquoi avoir choisi l'angle de l'intimité pour aborder ce sujet ? Voulais-tu répondre à une curiosité personnelle en abordant ce sujet de cette manière ? Comment est né ce reportage et comment a-t-il évolué de sa genèse à sa parution ?**

**Frédéric Pauwels :** La genèse de ce travail a été au départ une commande de Georges Vercheval (fondateur du musée de la photo à Charleroi) qui était invité en 2005 comme commissaire d'exposition d'un événement culturel qui s'appelait « Néon Nord ». Avec la collaboration de deux associations du Quartier Nord, ils visaient à une meilleure cohésion sociale entre les habitants et la prostitution. L'image de ce quartier était considérée comme un lieu infréquentable aux yeux des personnes extérieures avec la drogue et la prostitution comme points sensibles.

Cet événement culturel était ouvert à des nombreux artistes aussi bien, peintres, sculpteurs, plasticiens, photographes et écrivains. Au retour de l'appel aux artistes, l'équipe s'est retrouvée avec énormément d'œuvres parlant de la prostitution et non pas du Quartier Nord. C'est ainsi que Georges Vercheval voulant rétablir l'équilibre a demandé à deux photographes bruxellois : Raymond Dakoua et moi-même de travailler plus sur l'âme du quartier : défi difficile que nous avons relevé tous les deux.

C'est ainsi que j'ai pu approcher pendant plusieurs mois avec ces associations les nombreux habitant. Aussi bien les jeunes rebelles du quartier que les familles et commerçants. Le contact avec ces personnes a été tellement enrichissant et nous a permis de mieux nous immerger dans la vie de ce quartier difficile.

Après plusieurs mois et après avoir rencontré un grand nombre de personnes différentes, je me disais que je ne pouvais pas terminer ce travail sur le quartier Nord sans avoir les témoignages et photos de quelques femmes prostituées.

Partant au départ avec quelques préjugés sur

cette profession surtout avec la traite des êtres humains et le proxénétisme, j'ai été surpris à ce moment-là de la richesse humaine de ces femmes se considérant plutôt comme des assistantes sociales que des prostituées. Le mot « réparateur d'hommes » a été mentionné plusieurs fois lors de mes interviews avec elles. J'ai ainsi remarqué qu'il y avait 40% de femmes qui ont choisi volontairement ce métier. Ces femmes ne se voyaient pas trop dans l'image que les médias disaient d'elles. Elles n'étaient jamais représentées et elles étaient oubliées. Trois ans après, j'ai décidé de revenir vers elles pour les écouter, les mettre dans la lumière et montrer un peu plus leur quotidien.

**F.A : Le reportage "Corps à louer" est très significatif sur l'investissement en terme de temps mais aussi humainement. Comment es-tu arrivé à entrer dans cette intimité qui est également synonyme d'une confiance mutuelle ?**

**F.Pauwels :** Ce travail a été très long et il n'est pas encore fini. Je travaille maintenant avec l'Espace P de Charleroi en vue d'une exposition au musée de la photo. Ce travail a sans doute été le plus long avec celui du village abandonné de Doel. Il faut compter plus de 95% du temps pour l'approche de ces personnes et 5% pour les prises de vues. Il m'a fallu en étant seul presque un mois pour que je puisse enfin parler avec l'une d'entre

**Le mot « réparateur d'hommes » a été mentionné plusieurs fois**

elles. J'ai été très vite confronté à la barrière de la langue. La plupart des femmes de la rue d'Aerschot sont principalement

originaires de l'Est : Albanie, Roumanie et Bulgarie. C'est pourquoi je me suis dirigé vers l'association l'Espace P qui défend les droits de ces femmes.

Avec Isabelle et son équipe, j'ai pu découvrir encore d'autres réelles difficultés de ces femmes : la duplicité de l'Etat qui ne reconnaît pas légalement la prostitution mais qui taxe les femmes qui s'y adonnent. Celles-ci travaillent dès lors au noir ou déclarent une profession indépendante fictive comme ouvrières agricoles ou vendeuses de bougies. Le droit de vitrine à 250 euros par jour au propriétaire des lieux est aussi un classique à Bruxelles, droit des locataires bafoués, taxes

communales digne du proxénétisme, agressions verbales et autres...

La confiance mutuelle s'est faite dans la durée et la position du photographe dans son approche. Au début, il m'est arrivé souvent de rentrer sans aucune image mais enrichi par les conversations avec elles.

**F.A : L'image du journaliste n'est pas toujours au beau fixe dans l'inconscient collectif. Elle est encore plus malmenée lorsqu'un appareil photo entre en jeu dans ce type de reportage. Comment as-tu réussi à mener à bien ce reportage qui s'est étalé sur plusieurs années ?**

**F.Pauwels :** Non seulement l'image du journaliste n'est pas acceptée par ces femmes souvent citées dans les faits divers des médias. Elles sont sans cesse représentées comme des victimes de la traite d'êtres humains ou des proxénètes. A mon arrivée, elles étaient visiblement en colère et ne faisaient plus du tout confiance aux journalistes et autres photographes. De plus, de nombreux touristes se promenant rue d'Aerschot n'hésitent même pas à sortir leur appareil devant elles pour les photographier comme des animaux en cage.

La longue approche, beaucoup de patience et de dialogues ont récompensé mes efforts. En les voyant régulièrement avec l'Espace P, j'ai réussi à me fondre dans l'équipe. Le fait aussi de leur poser des questions justes et différentes de celles posées par la presse les ont séduites. Elles ont su avoir confiance en moi par les photos que je montrais régulièrement.

Les premières années, je n'ai fait que des images plus générales mais avec toujours un regard extérieur. Les années suivantes, j'ai pu acquérir suffisamment leur confiance donc je me suis orienté vers une approche plus intimiste et montrer réellement ce qui se passe derrière le rideau. Travailler avec un photographe qui collabore avec leur association qui les soutient a été aussi une porte ouverte et a plus que renforcé les liens entre nous. Avec l'Espace P, nous avons une volonté de vouloir aussi retranscrire leurs vraies paroles sans en modifier le contenu en respectant chaque mot, chaque respiration.

Des heures d'interview avec elles ont permis aussi à ces femmes de vider leur sac. A la

fin de chaque entrevue, on a pu remarquer que cela leur avait fait énormément de bien de se dévoiler et elles nous donnaient déjà rendez-vous pour une prochaine séance. Avec la première exposition, les femmes se sont vues sur les murs et étaient enfin soulagées de se sentir écoutées et représentées. Elles étaient d'ailleurs les dernières à quitter les lieux de l'exposition lors du vernissage. Cela a donné par la suite une collaboration encore plus soudée où elles me proposaient elles-mêmes des idées de clichés à faire.

**F.A : Dans "Corps à louer", tu arrives à ne jamais montrer un visage. Pourtant, le lecteur se sent happer dans le privé de tes personnages.**

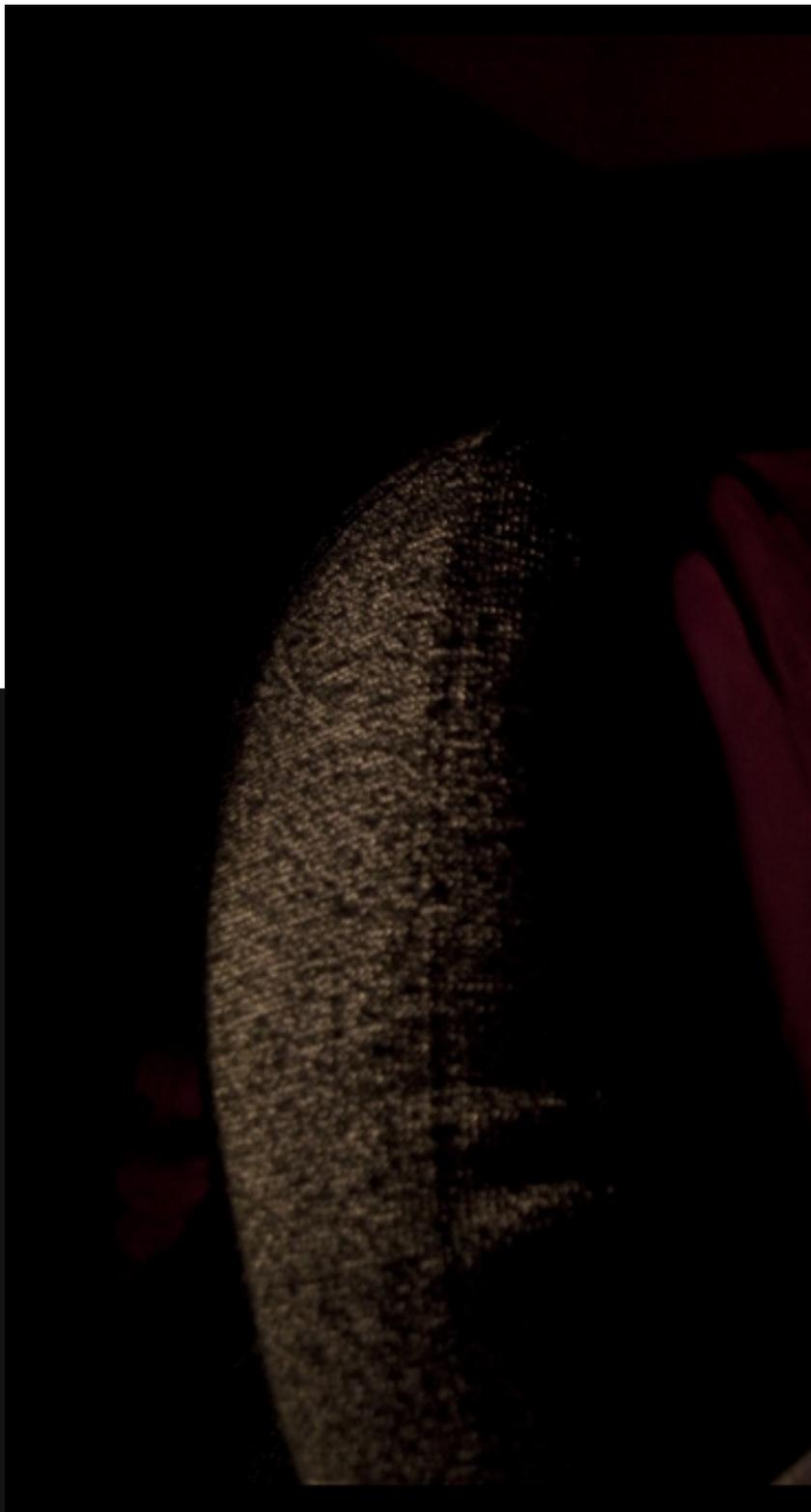
**F.Pauwels :** Il y a au départ une crainte de ces femmes aussi bien belges qu'étrangères de se voir représentées dans un journal pour sauvegarder à la fois leur image, leur famille ou éviter qu'un proche les reconnaissent. Concernant les « filles de l'Est » qui sont toujours très nombreuses dans les vitrines belges, surtout à Bruxelles, elles ne veulent jamais montrer leur vrai visage à cause des menaces de leur souteneur sur leurs familles. J'ai moi-même été suivi dans la rue par l'un d'eux et il a fallu que je m'engouffre dans un café pendant deux heures afin de me protéger. Il y a cinq ans encore, il s'agissait de jeunes Albanaises enlevées à leur famille, dans des villages, et contraintes de se prostituer par la mafia albanaise alors qu'elles pensaient travailler comme hôtesse.

Aujourd'hui, les réseaux bulgares et roumains ont repris une bonne partie du business. Les femmes sont toujours dans un rapport de domination et de violence avec leur souteneur, mais elles savent pourquoi on les importe et elles peuvent garder un peu d'argent, un quart ou la moitié de ce qu'elles gagnent contrairement aux Albanaises qui doivent tout donner. Certaines familles dans des villages bulgares sacrifient même une de leurs filles pour qu'elle puisse ramener une belle somme d'argent. Cela sécurise aussi les proxénètes qui soignent un peu mieux leurs filles pour que celles-ci ne se retournent pas contre eux. La police éprouve d'ailleurs beaucoup de difficultés à faire tomber les réseaux aujourd'hui par rapport à il y a quelques années.

Concernant le droit à l'image, c'est aussi aux femmes de choisir de ne pas se dévoiler et c'est aussi notre rôle de photographe de respecter leur choix. Cependant certaines personnes ont

« Je lui ai promis de ne pas l'aimer car  
autrement nous ne pourrions plus nous voir.  
J'ai tenu parole ! »

Un client.



*Corps à louer - Frédéric Pauwels*







*Corps à louer* - Frédéric Pauwels

« La pénétration, en 5 minutes, ils jouissent. C'est le jeu avant et après qui est très important. Le service après vente, comme on dit. »

Elisa



« Je suis toujours impressionnée de voir les clients nus. Ils sont défaits de leurs habits, ils sont parfois mal à l'aise. Inquiets à l'idée de plaire, de contenter, de faire plaisir à la dame qui vient voir. Ils sont très fragiles quand même dans cette position là. »

Daniela

*Corps à louer - Frédéric Pauwels*



accepté de dévoiler leur visage. Elles se revendiquent aussi comme des porte-parole de leur profession sans cesse dénigrée. C'est aussi au photographe de sentir la personne et voir qu'on peut lui faire confiance. J'avais réalisé un premier reportage en sortant de l'école sur la première occupation d'une église par des sans-papiers. J'avais rencontré un sans-papier roumain qui me demandait sans cesse de le photographier pendant son combat pour obtenir sa régularisation. J'avais sympathisé avec lui pendant ces longs mois, j'avais obtenu son accord verbal pour le photographier et je l'avais aidé afin que sa situation s'améliore par mes images publiées dans plusieurs journaux belges, je l'avais vu faire la grève de la faim pour ensuite le voir gagner son combat après avoir reçu ses papiers. Cela ne l'a pas empêché de porter plainte contre moi deux ans après lors d'une campagne de la Ligue des droits de l'homme.

Je me suis rendu compte aussi que certaines situations peuvent aussi changer pour certaines d'entre

elles. Imaginez que je photographie une femme avec son visage et que celle-ci quitte le milieu de la prostitution, il faut penser aussi que la photo peut être un inconvénient par la suite. C'est pourquoi je n'ai pas beaucoup de visages. La plus grande surprise dans ce travail vient de la part d'un client. Un jour, nous faisons l'interview d'un client présenté par une des femmes. Je commençais à faire quelques photos en essayant de cadrer de façon à ne pas voir son visage. C'est le client lui-même qui me demande de dévoiler son visage sur les photos en m'expliquant qu'il n'avait pas de problème avec son image de client car sa famille était au courant de ses relations avec elles.

**F.A : Certaines photographies reflètent une réalité tandis que d'autres semblent être une succession de poses dirigées par tes soins. Comment mêler l'aspect journaliste, narratif et esthétique tout en gardant ton objectif de photojournaliste ? Est-ce que faire poser tes personnages lors d'un reportage est-il toujours un reportage journaliste ou bien es-tu dans une démarche d'auteur plus que de reporter ? Qu'en penses-tu ?**

**F.Pauwels :** Le fait de ne pas montrer leur visage m'a amené à travailler autrement. J'ai choisi d'opter parfois pour de la mise en scène sans

vouloir les diriger. J'étais ouvert à leurs idées. Parfois, ce sont des cadeaux qui arrivent ce qui fait la magie de la photographie.

Quand on réalise un portrait dans un reportage, il y a toujours une petite pointe de mise en scène. Ma position de photojournaliste était toujours mise en avant. A chaque travail, je pense toujours à témoigner des réalités mêmes celles qui sont les plus dures. Dans ce reportage, le fait de récolter leurs paroles en les enregistrant a renforcé encore plus ma démarche de photojournaliste. Habitué à travailler uniquement dans l'image, les légendes ont pour moi une importance capitale dans l'humanisation du reportage. Les gens ont besoin de mieux comprendre les personnes qui sont photographiées et qu'ils puissent s'identifier à elles. Dans les dernières années, j'avais enfin

trouvé ma ligne de conduite en choisissant de dévoiler plutôt les femmes volontaires et leur laisser la parole pour

donner une réalité plus juste que celle véhiculée par les médias. La position d'auteur et de reporter vont pour moi dans le même sens car elles ont pour but de témoigner et de donner la parole aux personnes qui ne l'ont pas. Je suis responsable des personnes que j'ai rencontrées, elles m'ont donné quelque chose et je me dois de ne pas les décevoir. Je fais aussi attention à ce que les photos ne figurent pas dans n'importe quel média si je ne connais pas la ligne de conduite de l'article. Il me serait impossible de vendre une photo des prostituées ou d'un sans-abri à un particulier qui le mettrait dans son salon. Dans ce sujet-ci, certaines de ces femmes sont déjà suffisamment exploitées que je ne me vois pas exploiter en plus leur image. Je n'exposerai pas ces photos dans un centre d'art contemporain parce que pour moi, les reportages que je réalise ne sont pas des œuvres d'art contemporain. Si elles sont exposées dans une galerie qui met en avant la photographie de reportage, elles ont alors leur sens puisque j'apporterai les photos et leurs témoignages dans le but de montrer un regard neuf sur le sujet.



« Je suis très simple, moi finalement. C'est vrai que j'ai l'air coquette mais je ne me casse pas trop la tête. Je n'ai pas beaucoup d'habits, cette robe, je l'ai empruntée à une amie. »

Daniela





*Corps à louer - Frédéric Pauwels*

« Pourquoi tu ne photographies que mon corps ? Je ne suis pas qu'un corps à louer, je suis aussi un être humain ! »

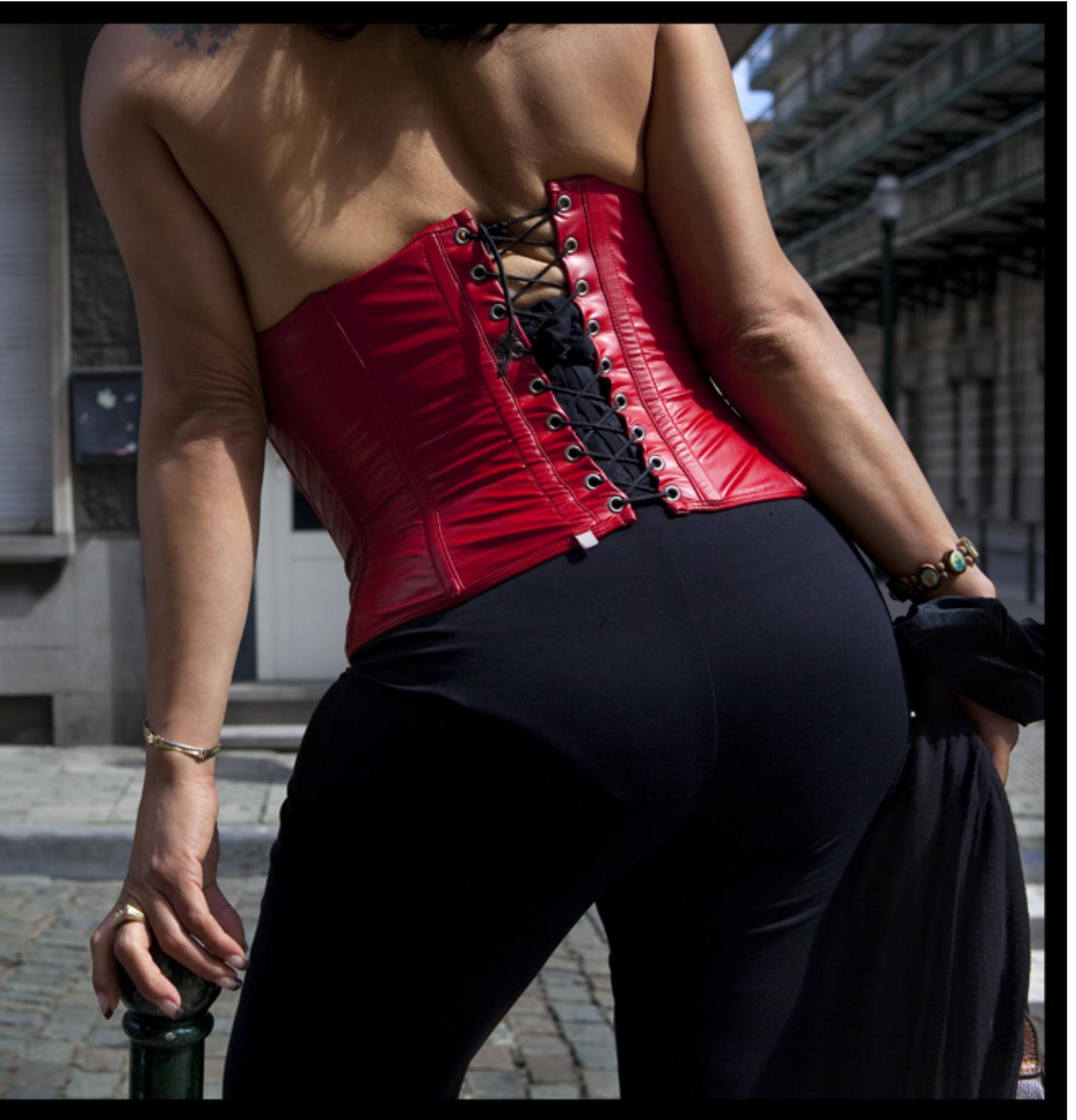
Anastasia, prostituée à Liège

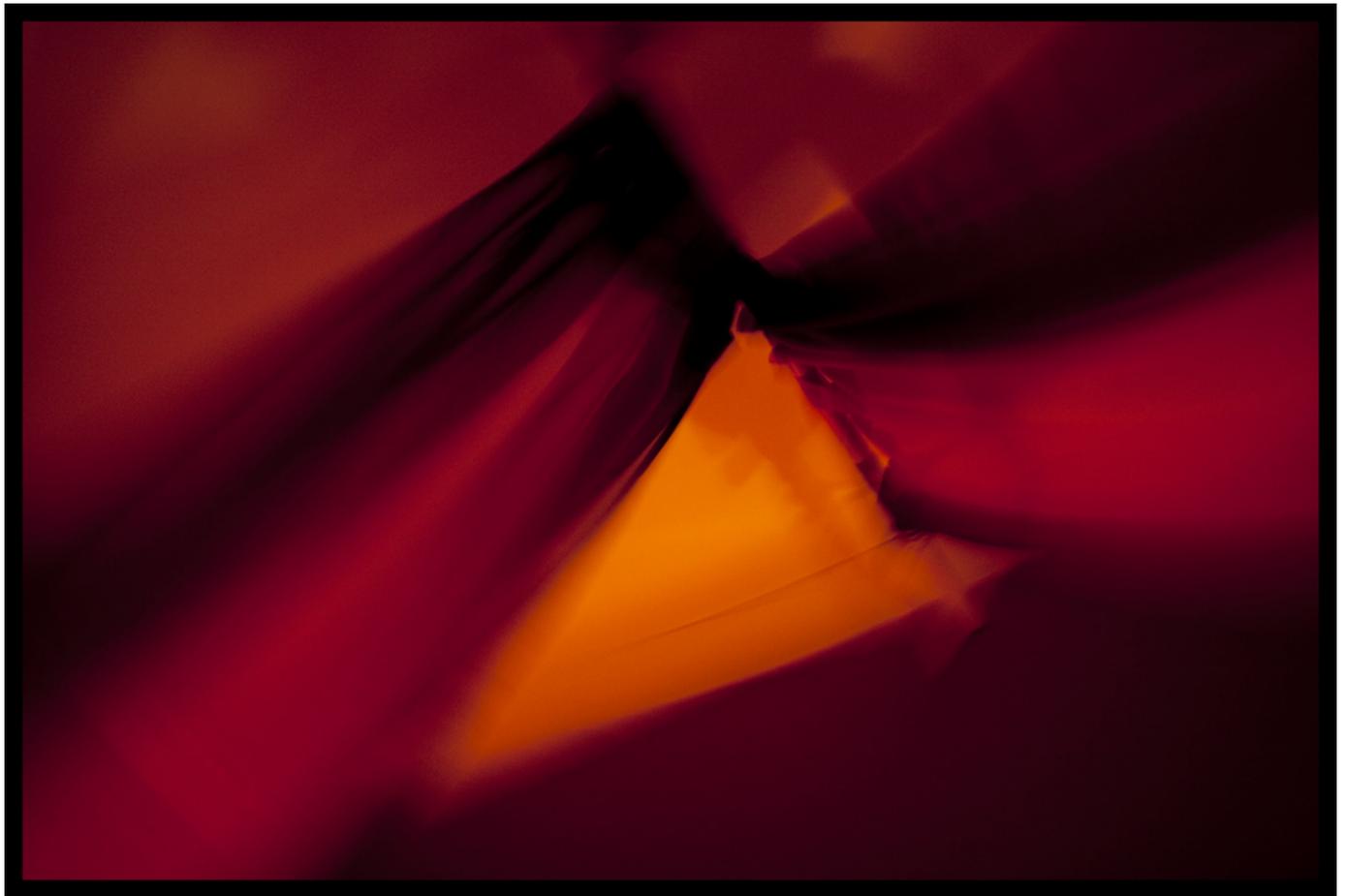


*Corps à louer* - Frédéric Pauwels

« Tu ne peux pas plaire à tout le monde. Parfois, pour une fraction de seconde, tu rates le client. Tu dis un mot de trop ou un mot trop peu et tu ne sais pas pourquoi tu le rates. »

Elisa





*Corps à louer* - Frédéric Pauwels

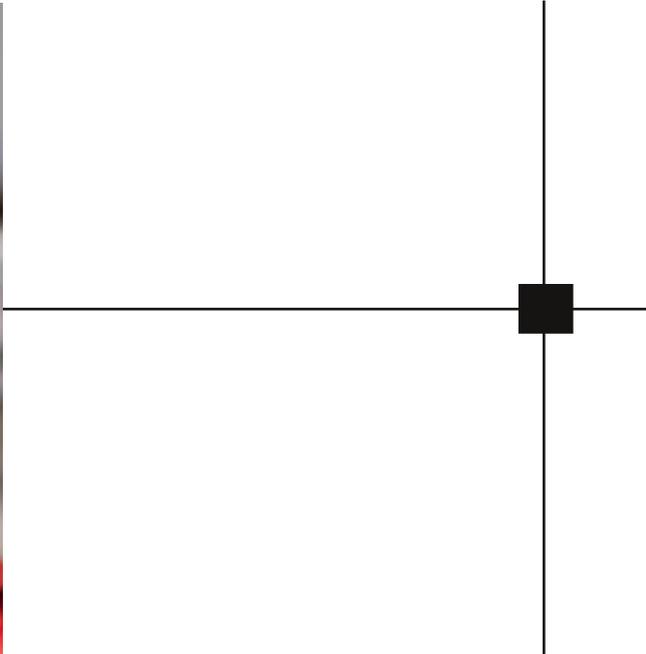
« Je me souviendrai toujours de ce client qui me disait que même dans le plus infâme des bordels, c'est toujours de l'amour qu'il vient chercher »

Elisa



*Egypte, un an après - Virginie Nguyen Hoang*

Des dizaines de manifestants ont afflué à la place Tahrir, vendredi pour participer à une manifestation contre le régime militaire, ils demandent le "*vendredi du départ*".



" C'était le 1er anniversaire de la révolution égyptienne. La place Tahrir était bondée. Depuis le toit des hôtels des environs, on voyait drapeaux égyptiens à perdre de vue. Est-ce que les gens la célébraient ? Pas vraiment. La population était toujours en attente d'une transition démocratique. Beaucoup accusaient les dirigeants militaires qui ont remplacé Mubarak du déraillement de la révolution. Beaucoup de protestations et de marches ont été organisés pour demander au conseil supérieur des forces armées de transférer le pouvoir. "

Virginie Nguyen Hoang  
*Egypte, un an après*

**F.A : La révolution arabe et particulièrement en Egypte a été très médiatisée. Ce reportage propose de reveni un an après au lendemain d'un nouveau soulèvement populaire. Que peux-tu nous dire sur la situation actuelle dans cette région sachant que tu te rends souvent au Caire ? Comment pourrais-tu expliquer le sentiment qui parcourt le peuple égyptien en ce moment et quelle est la situation sociale dans laquelle vit la population ?**

**Virginie Nguyen Hoang :** Je vis au Caire depuis le mois de janvier. Ce que j'ai pu observer, c'est que la situation est très instable. Depuis que je suis arrivée, il y a eu à deux reprises des affrontements violents entre manifestants et forces de l'ordre. La première fois, c'était suite aux événements de Port Saïd (le match de football entre une équipe du Caire (Al-Ahly) et l'équipe de Port Saïd qui a fait plus de 74 morts suite à une attaque de « tugs » contre les supporters de Al-Ahly) et la deuxième fois à Abbasseya suite à un massacre de plusieurs manifestants lors d'un sit-in.

Le premier affrontement était entre la police et les manifestants tandis que le deuxième concernait l'armée et les manifestants. A deux reprises, ces affrontements n'ont servi à rien et la ville du Caire est redevenue calme après quelques jours comme si rien ne s'était passé.

Il n'y a plus rien de prévisible et l'esprit « révolutionnaire » semble laisser place à une situation d'incompréhension et de division entre les jeunes révolutionnaires, les frères musulmans et l'armée qui étaient pourtant le « one hand » contre le régime de Mubarak.

Il me semble que la Révolution n'est pas achevée : l'armée est au pouvoir depuis plus d'un an, ce qui ne me semble pas normal. Il faudra voir ce qu'il se passera après les élections présidentielles fin mai et début juin en sachant que celles-ci ont lieu alors qu'il n'y a toujours pas de nouvelle constitution – ce qui témoigne d'une situation très complexe. Il faudra voir dans les prochains mois si l'armée cèdera complètement le pouvoir ou/et si la montée au pouvoir des islamistes se confirme. Néanmoins, je suis au Caire depuis peu de temps et il me faut encore du temps pour essayer de tout comprendre.

J'ai pu observer que la plupart des égyptiens au Caire (car je n'ai pas encore eu l'occasion de beaucoup voyager hors de la capitale) ne sont pas

beaucoup voyager hors de la capitale) ne sont pas satisfaits de l'après 25 janvier 2011. Le tourisme (qui est la première source de revenus de beaucoup d'Égyptiens) est en baisse depuis un an. Les gens ne se sentent plus en sécurité lorsqu'ils se promènent tard dans les rues du Caire, les travailleurs se plaignent de plus en plus d'un salaire trop bas par rapport au coût de la vie. Comme si cela ne suffisait pas, il y a aussi une crise du gaz et du pétrole. Certaines personnes commencent à regretter l'« ère Mubarak », ce qui est interpellant et effrayant.

Au niveau social, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de choses qui ont changé depuis l'ère Mubarak. La ville du Caire se partage entre les quartiers pauvres, les quartiers expats et les quartiers « chics » en banlieue. Il ne faut pas oublier non plus la communauté copte qui doit encore faire le deuil de son leader, le Pape Shenouda , et qui craint une montée de l'islamisme.

Je pense que les prochains présidents et leurs gouvernements auront énormément à faire pour reconstruire ce pays qui s'est dégradé en 30 ans. Cinq ans ne suffiront sûrement pas. Certains quartiers vivent encore sans eau et électricité.

**F.A : « Egypte, un an après » est un sujet qui te pousse à aller vers la population. Tu te mélanges à la foule, aux joies et aux peines. Comment travailles-tu face à ce type de sujet ? Un photojournaliste parcourant une révolution n'est pas un métier des plus faciles. Comment te prépares-tu et comment vis-tu la situation lorsque tu vis dans le coeur d'un soulèvement ?**

**V. Nguyen Hoang :** Quand je suis arrivée au Caire, j'étais très excitée à l'idée de travailler dans un pays en pleine Révolution. J'étais aussi craintive de la façon dont je pourrais exercer mon métier dans un pays duquel je ne connais pas la langue, la culture et où mes seules informations jusqu'à mon arrivée parvenaient des médias étrangers.

J'ai eu de la chance d'obtenir un stage dans l'une des meilleurs rédactions du pays (Al-Masry Al-Youm/Egypt Independent) ce qui m'a aidé à m'intégrer et exercer petit à petit mon métier de manière autonome. J'ai commencé à suivre les photojournalistes de la rédaction pendant le premier mois pour ensuite travailler sur mes propres sujets.

« *Egypte, un an après* » est un récit chronologique de ce que le peuple égyptien est en train de vivre. Il n'y a pas vraiment de préparation pour ce sujet, ce n'est pas un reportage comme celui sur les Roms qui demande toute une recherche historique et un travail d'intégration avant de prendre des images.

Ici, il faut se mettre au courant des événements, suivre l'évolution de la situation à travers les médias locaux, être au bon endroit au bon moment et essayer de raconter ce qu'il se passe en étant proche des gens et en capturant leurs émotions. Ce sujet est très « news » mais trouve progressivement son fil conducteur dans l'évolution de la situation en Egypte, ce que vivent les égyptiens. Mais surtout, en fait, à travers l'absurdité d'une situation de chaos de quelques jours pour revenir vers une situation tout à fait calme par après ; c'est ce qui me marque le plus en ce moment.

Je ne pense pas qu'il faille une préparation spéciale pour travailler en Egypte en ce moment car tout peut changer d'un jour à l'autre. En fait, il faut se préparer à ne pas pouvoir prévoir. Personnellement, je trouve que la plus grande difficulté est de s'intégrer à une toute autre culture, de faire face au choc culturel et de s'armer de patience car en Egypte, une heure peut rapidement se transformer en trois.

**F.A : Ce reportage est une histoire narrative où manifestation pacifique, espoir dans les élections populaires, désillusion et soulèvement violent racontent une fresque humaine telle une ligne du temps d'un évènement social et politique. As-tu mûri cette narration photographique ?**

**V. Nguyen Hoang :** Ma narration photographique à travers ce sujet tourne autour des événements qui tourmentent l'Egypte en ce moment. Cette situation instable dans laquelle rien n'est prévisible et peu compréhensible - mis à part les élections. L'image devient le sens premier lorsqu'il s'agit de montrer ce qu'il se passe à travers les regards des personnes que cela concerne ; en photographiant leurs regards et en étant proche d'eux. Par exemple, lors d'affrontements, je ne trouve pas nécessaire de prendre uniquement des images avec un téléobjectif. Il faut être près de ceux

qui vivent l'action pour raconter au mieux ce qu'il se passe et ce que les personnes ressentent. C'est un avis personnel. Chacun a sa façon de travailler et évidemment parfois on prend des risques. Je pense que les mots décrivent, les images témoignent et c'est ce qui donne un sens au reportage.

**F.A : Le collectif Huma se définit dans un humanisme photographique. Comment relies-tu tes objectifs à ceux de tes compagnons ? Quels sont les indices premiers de cet humanisme dans tes photographies ? Quelles sont tes divergences assumées face aux objectifs du collectif Huma ?**

**V. Nguyen Hoang :** Huma se focalise essentiellement sur des sujets sociaux. C'est une des raisons pour laquelle nous avons décidé de créer ce collectif. Personnellement, j'essaie de me focaliser essentiellement sur l'exclusion sociale comme celle qu'endure les Roms, les réfugiés palestiniens ou les séropositifs au Danemark.

L'exclusion sociale est un thème qui me tient à cœur car je trouve que c'est le pire sentiment que l'on puisse éprouver, surtout lorsque la raison ne provient pas de ce qu'on a fait mais de ce qu'on est.

Le sujet en Egypte est un peu différent, mais l'humain reste au cœur du sujet. Ici, je me focalise sur un groupe de citoyens ( je précise bien que je vis au Caire et que je n'ai donc pas la prétention de dire que je réalise un reportage sur ce que vit la population égyptienne en général) et la situation qui l'entoure. J'ai réalisé d'autres sujets qui s'inscrivent plus dans une démarche autour de l'exclusion sociale comme la vie d'une « danseuse du ventre » au Caire en sachant qu'ici, elles sont souvent considérées comme des prostituées.

Je n'ai pas de divergences particulières, peut-être que Frédéric et moi faisons plus de news que Gaëtan à côté de nos sujets sur le long terme. Nous nous sommes mis d'accord sur nos objectifs. Si l'un d'entre nous a un problème, on en discute et on trouve une solution pour que tout le monde soit satisfait. La seule différence avec Frédéric et Gaëtan est que je fais essentiellement de la couleur tandis qu'ils travaillent beaucoup en N/B, mais cela concerne juste la forme.

**Il n'y a plus rien de prévisible et l'esprit « révolutionnaire » semble laisser place à une situation d'incompréhension et de division entre les jeunes révolutionnaires**



*Egypte, un an après - Virginie Nguyen Hoang*



Des milliers d'égyptiens se sont réunis dans les rues du Caire et à Tahrir square pour célébrer les premiers anniversaires de la Révolution égyptienne. Ils protestent également pour que le SCAF quitte le pouvoir.



Plus de 25 millions d'Egyptiens sont attendus ce dimanche dans plusieurs régions d'Egypte afin de voter pour le nouveau Parlement.



*Egypte, un an après - Virginie Nguyen Hoang*



*Egypte, un an après - Virginie Nguyen Hoang*



Des affrontements se déroulent sur la rue Mohamed Mahmoud (Le Caire). Ceux-ci ont commencé après que des milliers de personnes, dont beaucoup d'entre eux sont des supporters de football connus sous le nom des "Ultras", ont défilé du club Ahly de Zamalek dans le centre du Caire pour protester contre la violence lors du match de football à Port-Saïd, qui a fait 74 morts mercredi dernier.

**F.A : Tu as vécu dernièrement un incident dans le cadre de ton travail de photojournaliste. C'est une réalité dont les lecteurs n'ont pas toujours conscience. Comment as-tu vécu cet incident et en quoi celui-ci est le témoin d'une réalité mouvementée sur place ?**

**V. Nguyen Hoang :** Ce qui m'est arrivé est un incident qui pouvait arriver à n'importe qui ce jour-là vu que les pierres venaient de partout. Je n'ai pas eu de chance par rapport à ça mais je connaissais les risques que j'encourrais en restant en première ligne, même si à la fin je n'avais plus trop le choix vu qu'il était tout aussi dangereux de quitter cette première ligne.

Lorsque j'ai reçu le caillou en pleine figure, j'ai senti que deux dents avaient bougé. La première chose à laquelle j'ai pensé c'est que mon père allait me tuer si ça

se voyait physiquement et qu'il fallait que j'arrange ça au plus vite. Curieusement, je n'ai jamais ressenti de grosses douleurs, peut-être à cause de l'adrénaline. Ma deuxième préoccupation a été de trouver un bon hôpital.

Ensuite, lorsque j'ai été arrêtée par l'armée. La question était de savoir quand est-ce que j'allais être relâchée et comment tenir au courant mes amis ainsi que l'ambassade belge. J'étais aussi inquiète de ce qui pouvait nous arriver (nous étions trois à avoir été arrêtés ensemble) vu toutes les histoires que j'ai pu entendre auparavant. Je m'inquiétais également pour mes appareils photos qu'ils auraient pu garder. Finalement, je pense que j'ai eu beaucoup de chance car j'ai été relâchée quelques heures après grâce à la pression de mon journal, de l'ambassade belge et de mes amis qui essayaient d'avoir des infos par tous les moyens.

Ce jour-là, 18 journalistes ont été arrêtés avec plus de 300 autres personnes. Deux jours avant, une vingtaine de personnes ont été tuées par des « thugs » (milices) probablement payés par les SCAF. Ce qui m'est arrivé n'est pas témoin d'une réalité mouvementée sur place, c'est toute l'histoire d'Abbaseya cette semaine là qui reflète la situation confuse en Egypte : des sit-in, des affrontements, des morts et des arrestations qui au bout du compte ne font que donner une mauvaise image à l'étranger

Ce qui m'est arrivé peut être le reflet de l'action de l'armée qui arrête les gens à bout portant sans aucune raison, blessés ou pas, peu importe. Ils vivent aussi dans cette paranoïa de l'espionnage étranger.

**F.A : Lorsque l'on parcourt ton travail photographique, ta démarche semble vouloir devenir le témoin des mouvements populaires dans le monde. As-tu conscience de ce phénomène ? Comment as-tu mûri ta perspective photographique pour qu'elle devienne ce qu'elle est aujourd'hui ? Entre « Shame », Athènes et maintenant l'Egypte, ta photographie se veut le témoin d'une revendication humaine. Que penses-tu de cela ?**

**V. Nguyen Hoang :** Je l'ai dit précédemment, Huma se présente comme un collectif de photographes humanistes. Les revendications humaines en font donc partie. Il est important d'en parler et de les raconter à travers des images.

« Shame » est une série un peu moins sérieuse que le sujet à Athènes ou mon travail en Egypte. C'était juste le temps d'une manifestation en Belgique tandis que « Une génération sacrifiée » et « Egypte, un an après » sont des travaux menés sur le long terme qui reflètent une situation politique, économique et sociale complexe.

Ma photographie tourne autour des problèmes de société. Comme l'exclusion sociale, les mouvements populaires sont les conséquences de problématiques au sein de nos sociétés. En conclusion, on peut dire que ma photographie – et celle du collectif en général – parle de personnes qui revendiquent leurs droits en toute légitimité.

*Page de droite*

Des affrontements se déroulent sur la rue Mohamed Mahmoud (Le Caire). Ceux-ci ont commencé après que des milliers de personnes, dont beaucoup d'entre eux sont des supporters de football connus sous le nom des "Ultras", ont défilé du club Ahly de Zamalek dans le centre du Caire pour protester contre la violence lors du match de football à Port-Saïd, qui a fait 74 morts mercredi dernier.



*Egypte, un an après - Virginie Nguyen Hoang*





*Abbasseya clashes - Virginie Nguyen Hoang*



Les forces armées égyptiennes et les manifestants se sont affrontés au Caire le vendredi 04 mai 2012. Les troupes armées ont utilisé des canons à eau et des lance-pierres pour disperser les manifestants qui tentaient de rejoindre le ministère de la Défense. Les manifestants répondaient en jetant des pierres sur les troupes armées.





*Abbaseya clashes - Virginie Nguyen Hoang*



Abdel Moneim Abouel Fotouh, ancien chef des Frères, était en visite dans la région de Sharrqyia dans le Delta d'Egypte pour sa campagne présidentielle. Les militants et sympathisants ont célébré et préparé son arrivée au meeting



*Egyptian Presidential Elections 2012. To be continued... - Virginie Nguyen Hoang*



من طريقي رسائل SMS لرقم (95529) قيمة الرسالة 5 حنية من أو بصور  
drabolfotoh.com



من القوية

تبدون نكاح

# رئيسا لمصر 2012

حساب 16112 ( من داخل مصر ) البنك الاهلي المصري - فرع العاصمة - جاردن سيتي - 2  
حساب دعم الترشح لـ **في فوري** لـ **في فوري**

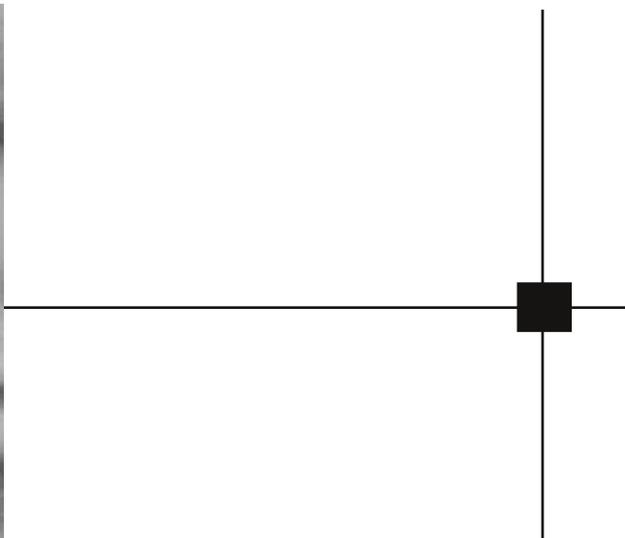


En Juillet 2011, Abouel Fotouh a été renvoyé des Frères Musulmans en raison de son intention de participer à l'élection présidentielle. Il envisage un système démocratique fondé sur des contrôles et des contrepoids entre les trois branches du gouvernement. Il approuve un système politique mixte jusqu'à ce que le premier mandat présidentiel soit achevé après quatre ans.

Sur le point de vue économique, il met l'accent sur le développement humain comme un moyen pour la prospérité. Il opte aussi pour accroître les ressources publiques et la réduction des dépenses. Il mentionne également la nécessité d'adopter une fiscalité progressive, augmenter le salaire minimum et investir dans l'éducation.



*Un accident et puis.../ Steve, 31 ans - Gaëtan Nerinx*



" Il y a tout d'abord un accident.

Ensuite, c'est le coma.

Finalement, il y a le réveil, quelques semaines voir quelques mois plus tard.

Et puis...

Steve, Jean-Luc, Dany, Clément et Angela ont subi un accident de la route. Qu'ils aient été conducteur, passager, ou même piéton, leur cerveau a été durement atteint. Ils sont victimes de traumatisme crânien et leur vie ne sera plus jamais pareille. "

**Gaëtan Nerinx**  
*Un accident et puis...*

## Steve, 31 ans

*«J'étais maçon. Et toxico. Des joints, de la coke, un peu d'ecstasy de temps en temps pour rester en forme. Un soir on sort. On est bourré, on se bat. Ils nous poursuivent en voiture. À 148 km/h dans un tournant, on se prend un mur. Le conducteur a deux côtes cassées. Moi, avec l'argent de l'assurance, j'ai acheté une maison.»*

Steve a des déficits de mémoire, sa vue est fortement diminuée et il a perdu l'usage du goût et de l'odorat.

Son état ne s'améliorera plus, il a donc quitté le centre de réadaptation qu'il fréquentait.

Il vit seul, sans travail après une tentative infructueuse de volontariat.

Ses anciens amis sont passés à l'héroïne.





*Un accident et puis.../ Steve, 31 ans - Gaëtan Nerinx*

**F.A :** La série « *Un accident et puis...* » traite d'un sujet profond qui est le témoignage visuel autour de personnes qui ont subi un accident de la route. Que peux-tu nous raconter sur ce reportage bouleversant ? Comment as-tu fait en tant que photographe pour vivre le quotidien de ces différentes ?

**Gaëtan Nerinx :** Quand on pense accident, on imagine dégâts, blessures, peut-être le coma ou même le décès. Mais cela t'arrive-t-il d'imaginer comment on est quand on sort du coma ? Le cerveau a été durement atteint, les séquelles sont profondes. Les proches découvrent une personne « changée » : avec une personnalité qu'ils ne reconnaissent plus toujours. Les gens en sont-ils conscients ?

Le centre de réadaptation auquel je m'étais adressé a trouvé ma démarche intéressante et m'a aiguillé vers une série de personnes que j'ai rencontrées. Je me suis concentré sur une partie d'entre elles en fonction de leur situation et en privilégiant la variété.

La suite, c'est la raison pour laquelle je fais ce boulot : des rencontres sur le plan humain super enrichissantes.

**F.A :** Travailler sous un angle humaniste est un travail difficile. On y laisse toujours une part de soi-même. Comment as-tu vécu cela lors de la réalisation de « *Un accident et puis...* » ? Te considères-tu comme un témoin à caractère humaniste ? Comment définirais-tu ce parti pris qui dirige ce reportage ?

**G. Nerinx :** Le travail de reportage commence par des rencontres. Je vais à la rencontre de ces personnes et de leurs histoires. La situation, le vécu, les séquelles sont loin d'être faciles à aborder. On se rend bien compte que l'accident a bouleversé la vie de ces personnes, de ces familles. J'ai gagné leur confiance et ils s'ouvrent à moi : je suis un témoin privilégié. Le respect est vraiment le maître-mot au moment de s'immiscer dans leur intimité. Je veux raconter l'histoire de Steve, Jean-Luc ou encore Angela, mais je ne peux évidemment pas le faire de n'importe quelle manière. Je dois faire des choix : cela vaut-il la peine d'être montré ou est-ce dégradant ? Je ne voudrais surtout pas que

mes photos leur porte préjudice. J'ai été témoin de crises ou de propos déplacés. Je fais la part des choses.

Je m'intéresse à l'humain, étant moi-même un être humain. Ces histoires m'ont marqué et je suis toujours en contact avec eux. C'était particulièrement intéressant de voir les réactions des enfants de Jean-Luc par rapport aux histoires des autres. Jusque là, leur papa était pour eux un cas isolé.

**Les proches découvrent une personne « changée » : avec une personnalité qu'ils ne reconnaissent plus toujours. Les gens en sont-ils conscients ?**

**F.A :** Certaines photographies ne reflètent pas les séquelles profondes du cerveau des différents

protagonistes. C'est un angle d'attaque et un parti pris qui te semblent essentiels dans la réalisation de ton reportage. Pourquoi avoir choisi ce parti ? En quoi celui-ci est-il l'essence parallèle qui a guidé tes pas au fil des semaines passées en compagnie de ces différentes personnes ?

**G. Nerinx :** La blessure invisible : c'est souvent de cette façon que l'on qualifie le traumatisme crânien. Cela se voit plus fort chez les uns que chez les autres, c'est sûr, mais même ce que l'ont peut voir ne met pas nécessairement le doigt sur le problème. C'est donc par la relation aux autres que j'ai voulu raconter ces troubles.

Steve se retrouve seul, avec peu d'interactions sociales. Clément est retourné vivre chez sa mère. Accueillir Jean-Luc chez lui est devenu un vrai défi pour sa famille. Pour moi, d'un point de vue humain, le vrai trouble se situe là. Qui est-on pour les autres après l'accident ?

**F.A :** Chaque protagoniste est accompagné d'un témoignage fort qui veut faire prendre conscience au lecteur du quotidien des différentes personnes. La lecture me semble clairement suivre une narration de type journalistique. Comment as-tu fait pour choisir avec parcimonie chaque photographie pour que celles-ci se parlent entre elles ? Comment effectues-tu ta sélection et comment fonctionnes-tu pour raconter une histoire ? Y a-t-il des indices perceptibles qui ont guidé tes choix ?

**G. Nerinx :** Faire la sélection finale des photos et les placer les unes par rapport aux autres est pour moi la partie la plus difficile du travail. Il faut éliminer de « belles » images quand elles ne

participent pas à la narration – quel déchirement pour le photographe !

Je ne sais pas s'il y a vraiment des règles. Quelles sont les images qui illustrent cette relation aux proches que je veux montrer, qui illustrent le désarroi de la situation ou qui introduisent le protagoniste sous l'angle le plus intéressant ?

Après, il y a de l'intuition et le regard des autres – Fred et Virginie pour ne pas les nommer. Les textes ont aussi une grande importance dans cette narration journalistique dont tu parles. Je raconte des histoires vraies, sans prétention et avec une éthique humaniste.

**F.A :** « *Un accident et puis...* » est un sujet sensible sur une réalité que l'on ne souhaite pas toujours voir. Cela n'arrive qu'aux autres comme disent certains. Qu'espères-tu que le lecteur garde comme trace de ce témoignage ? Quel rôle penses-tu ou aimerais-tu avoir joué en proposant ce reportage ? Cela entre-t-il dans les idéaux que tu te fais du métier que tu pratiques ?

**G. Nerinx :** La plupart des gens ont une voiture et l'utilisent régulièrement. C'est trop facile de faire abstraction des « dommages collatéraux ». C'est une liberté dont on préfère oublier le prix. Ici, j'aborde une réalité plus pointue : que se passe-t-il à la sortie du coma ? Les conséquences ne se limitent pas à l'individu – qui ne s'en rend d'ailleurs pas toujours compte – mais affectent aussi les proches. Je ne fais pas la morale. Je ne parle pas de bien ou de mal. Je relate des histoires qui, j'espère, ouvrent les yeux sur une situation. Mais je veille bien à respecter les protagonistes.

Pour moi, d'un point de vue humain, le vrai trouble se situe là. Qui est-on pour les autres après l'accident ?







*Un accident et puis.../ Jean-Luc, 47 ans - Gaëtan Nerinx*

## Jean-Luc, 47 ans

Jean-Luc a 40 ans quand, un lundi matin de 2002, au volant de sa camionnette, il rate la sortie d'autoroute. Il émerge du coma après trois mois. Il a perdu l'usage de la plupart des mots.

Myriam, son épouse, et ses deux enfants, Marine et Antoine, auraient voulu qu'il puisse revenir vivre à la maison.  
*« Antoine me posait souvent la question: 'Maman, quand est-ce que papa redeviendra comme avant?'  
Non, il ne redeviendra pas comme avant. C'est lui. Et ce n'est pas lui. »*

Jean-Luc a perdu l'usage d'un œil et il souffre de problèmes aux hanches.  
Mais surtout, il ne parvient plus à se faire comprendre.  
*« Ce qui est le plus frustrant, c'est qu'il sait très bien ce qu'il veut dire mais ça ne sort pas.  
D'où des situations d'énerverment durant lesquelles il peut devenir agressif. »*

Jean-Luc vit maintenant dans un home pour personnes polyhandicapées.  
Il revient un week-end sur trois auprès de sa famille.





*Un accident et puis.../ Jean-Luc, 47 ans - Gaëtan Nerinx*





*Un accident et puis.../ Clément, 24 ans - Gaëtan Nerinex*



## Clément, 24 ans

Clément travaillait pour un traiteur. Un soir de juin 2008, il rentre d'un événement sélect avec un collègue. Celui-ci a bu.

*«Ce blaireau, il a foncé à 150 à l'heure dans le cul d'un semi-remorque. Il a été jugé, tu sais ce qu'il a eu? Deux mois de retrait de permis et 1100 euros d'amende. Moi j'aimerais bien qu'il aille un minimum en prison, c'est ce que je lui souhaite. A choisir avec tout ce que j'ai eu maintenant ou de la prison, je lui mets un coup de couteau dans le cœur et je fais un an de prison».*

Outre sa perte d'inhibitions qui le mène à dire des choses qui ne sont pas acceptées socialement (à caractère sexuel, notamment), Clément garde des faiblesses du côté droit des suites d'une hémiplégié. Il souffre aussi de troubles de l'attention et de la concentration.

Après plus d'un an d'hospitalisation, il est retourné vivre chez sa mère et fréquente un centre de jour de réadaptation. Il espère pouvoir un jour retravailler dans l'horeca.



*Un accident et puis.../ Clément, 24 ans - Gaëtan Nerinx*





*Un accident et puis.../ Angela, 21 ans - Gaëtan Nerinx*

## Angela, 21 ans

Angela avait 18 ans lorsqu'une voiture la renverse.  
Elle traversait la route en rentrant de la friterie avec son compagnon.  
Elle reste huit mois dans le coma et en sort tétraplégique.

La mère d'Angela a dû abandonner son travail pour se consacrer entièrement à sa fille.  
*«Quand je pars de la maison, c'est juste pour faire un aller-retour. Je suis la seule à pouvoir calmer Angela quand elle a une crise. Sinon, elle se met à crier et injurier. Elle devient invivable. Là, elle commence enfin à bien vouloir me laisser dormir des nuits entières.»*

Angela n'a qu'une relative conscience de son état car sa mémoire à court terme est fortement altérée.  
Elle garde l'usage de la parole, mais pas toujours à bon escient car elle n'a plus d'inhibitions.

La mère d'Angela ne sait pas trop ce que lui réserve l'avenir.  
*«J'ai trop peur de tomber malade. Qui s'occuperait d'Angela ? Tout le monde deviendrait fou.»*





*Un accident et puis.../ Angela, 21 ans - Gaëtan Nerinx*



Collectif Huma

**H**uma est un collectif de photographes à caractère humaniste. Notre vision se pose sur la vocation, l'engagement et les valeurs humaines. Nous pratiquons une photographie décalée qui offre un regard particulier, un regard d'homme qui s'assume dans son individualité au sein de la société.

Une photographie digne, respectueuse, qui parle d'humanité. Une photographie intime, émotionnelle qui montre de près pour comprendre de loin.

Lorsque les protagonistes du collectif  
Huma présentent et expriment une  
réflexion autour d'un reportage réalisé par  
un autre membre

Quand Huma

H

se dévoile



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*

Le 26 janvier 2010, après un rappel de son vaccin pour le tétanos et une prise de sang de « routine », Jonathan Deletombe apprend par son médecin qu'il y a une hausse importante de globules blancs dans le sang et celui-ci le dirige aussitôt vers un spécialiste du sang.



"*Le retour de Jonathan*" est une histoire touchante et pleine d'espoir pour les personnes qui se battent contre leur cancer ou une maladie grave. Frédéric avait déjà travaillé pendant deux ans sur la fin des champs de course en Belgique à travers le quotidien de deux jeunes futurs jockeys. En 2011, son ami Jonathan lui apprend que lors d'un examen de routine chez le médecin, il est atteint d'une leucémie lymphoblastique aiguë. Cependant, il lui a juré de combattre cette maladie et ensuite de revenir sur le terrain pour gagner une course, une promesse qui succède à un reportage.

Frédéric a réussi à entrer au cœur même de ce combat et de raconter la persévérance de Jonathan pour continuer sa passion malgré les difficultés physiques et mentales face à la maladie. Nous sommes plongés dans une photographie humaniste par le sujet en lui-même; le retour d'un jockey suite à un cancer, mais aussi par la manière dont Frédéric l'a photographié tout au long de son chemin vers son retour sur les pistes des hippodromes.

A aucun moment, on ne remarque que Frédéric est présent et c'est ce qui fait la force du photojournaliste. Il a réussi à se faire oublier tout en construisant des images pleines de sens en passant par l'hôpital, les écuries, l'attente et la patience pour enfin terminer avec Jonathan gagnant sa première victoire depuis sa maladie. Frédéric a cette qualité de pouvoir entrer dans l'intimité du quotidien des personnes qu'il suit. On le remarque encore dans cette série. Il a suivi le combat de Jonathan ce qui n'a pas dû être facile à chaque instant car dans ce genre de reportage on ne sait pas toujours à quoi s'attendre, il faut parfois s'accrocher. Ici, nous arrivons à une fin joyeuse mais cela aurait pu se terminer autrement.

Frédéric est parvenu à faire passer un message à travers des photos qui racontent et qui en plus relève d'un certain esthétisme notamment grâce aux jeux d'ombre. Je pense que la démarche humaniste dans ce reportage est évidente lorsque l'on suit le combat d'une personne face à une maladie grave.

**De Frédéric Pauwels vu par Virginie Nguyen Hoang**  
*Le retour de Jonathan*



Après une ponction de la moelle osseuse et une biopsie de l'os, le jeune jockey amateur apprend le verdict: on lui déclare une leucémie lymphoblastique aiguë. Il a 48 heures pour préparer ses affaires et commencer son traitement qui durera 5 mois en chambre stérile.



"J'étais content de retrouver les mêmes sensations qu'avant mais ma force physique n'était pas encore à son maximum. Par la suite, j'ai renforcé mon entraînement par plusieurs séances au Fitness, de la course à pied, du vélo et de la musculation".



Jonathan se protège de la poussière, de la paille et des poils des chevaux. Il subit encore un renforcement immunitaire tous les trois mois à l'hôpital.



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*



Le 18 septembre sur l'hippodrome de Ghlin, la dernière réunion de galop de l'année clôturait la saison 2011. Celle-ci a été marquée par la victoire très attendue d'un jeune et excellent jockey, Jonathan Deletombe. Cette victoire a une connotation particulière pour lui quand on sait qu'une leucémie aiguë lymphoblastique l'a frappé dans son jeune parcours.

Après plusieurs mois d'absence et de lourds traitements, Jonathan s'est offert une belle revanche sur la maladie en remontant en selle pour remporter la victoire. Un vrai message d'espoir pour les autres malades : "*Tomber malade, c'est aussi garder ses propres objectifs !*"

Le 15 mai 2011, Jonathan entame son retour à la compétition.  
Dans une heure, il montera en course après plusieurs mois  
d'absence.



"A l'hôpital, je regardais un reportage du Télévie sur un garçon de mon âge atteint d'un cancer lui aussi. Son grand défi était de faire une grande traversée en mer avec sa planche à voile. Cela m'a permis de me rendre compte que je n'étais pas fou et que remonter à cheval était possible! Il faut toujours croire en ses rêves."



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*



Jonathan part s'isoler en dehors des vestiaires. " *J'ai besoin d'être seul pour me concentrer et évacuer la pression !* "





*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*



Le 18 septembre 2011, Jonathan gagne après six courses. " *C'est une victoire publique! Gagner est un très beau message d'espoir pour toutes les personnes touchées par le cancer. Tomber malade, c'est aussi et avant tout garder ses objectifs et croire en soi !* "



*Le retour de Jonathan - Frédéric Pauwels*

Quand Huma se dévoile

Н



*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*

Maria et sa famille vivaient dans le quartier Nord de Bruxelles connu pour sa prostitution et ses loyers modestes. Au mois de juin 2011, ses parents ont trouvé un appartement dans un meilleur quartier de Bruxelles.



Cette série représente la volonté de fer de Virginie d'arriver à ses fins. Tout le monde la mettait en garde. « Un sujet sur les Roms à Bruxelles, tu vas t'y casser les dents ». Les débuts n'ont pas été faciles. Elle a persévéré et a gagné la confiance de toute la famille que l'on rencontre dans le reportage. Beaucoup de photographes capables de merveilles à l'étranger, dans des situations « exotiques », n'ont pas le cran de traiter de tels sujets « à la maison ». Virginie trouve cet exotisme insoupçonné à deux pas de chez nous. Je me souviens de la remarque d'un visiteur à notre dernière expo : « Au fond, vous ne faites pas tellement de sujets en Belgique ? » Il était devant deux grandes photos : l'une montrait les toits de Shatila, au Liban, et l'autre la famille Rostas, à Bruxelles.

Avec ce reportage, on est vraiment dans la « philosophie Huma », avec un petit côté militant. On entre dans l'intimité de ces familles, on vit leur quotidien. On est très loin des clichés. A Bruxelles, les gens associent souvent les Roms à ces mendiants qui traînent dans les rues. Virginie voulait vraiment démontrer que tous les Roms ne sont pas des voleurs et détruire cette image de misère qui leur colle à la peau. Elle a vraiment dépassé cet a priori en rencontrant plusieurs familles – dont la famille Rostas avec qui elle entretient un très bon contact. Une famille, c'est la composition de toutes les générations. C'est donc un excellent point de départ pour aborder des problématiques comme l'intégration. La famille Rostas est encore très traditionnelle mais elle tente de s'intégrer grâce à l'éducation des enfants.

A travers des moments de vie, Virginie nous montre le quotidien de cette famille Rom. C'est sa façon de poser les bases visuelles de son histoire. On voit des moments de tendresse : on se coiffe en famille, Sibilca s'occupe du bébé. On voit des moments de joie et aussi des moments de peine. Beaucoup d'humanité en somme. Rien de mieux pour combattre les clichés que d'aller à la rencontre de l'autre et vraiment faire sa connaissance. C'est cela que les photos de Virginie nous aident à faire. Et c'est là leur force.

**De Virginie Nguyen Hoang vu par Gaëtan Nerinx**  
*Une famille de rom à Bruxelles*



La famille Rostas vit a Bruxelles depuis 3 ans tout en conservant les traditions roms.



*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*

Maria Rostas et sa famille sont originaires du village de Cluj-Napoca situé au Nord de la Roumanie. Cela fait sept ans que Nicolae, le père de famille, vit à Bruxelles tandis que ses sept enfants et sa femme l'ont rejoint quatre années plus tard. Comme de nombreux Roms de Roumanie, la famille Rostas a fui des conditions de vie médiocres agrémentés d'une discrimination sévère que subit la « minorité nationale » au sein de la société roumaine.

Si depuis deux ans Maria et ses frères et sœurs vont à l'école grâce à l'aide du CPAS, un fossé se creuse entre la vie scolaire et la vie au foyer. Le quotidien devient mélange d'un mode de vie « belge » qui se confronte à la culture et aux traditions roms.



Sibilca a donné naissance à Samuel il y a un an. Samuel est belge, tandis que sa mère garde la nationalité roumaine.



Célébration des 2 ans de Samuel.



*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*



*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*



Nicolae (milieu), son frère (gauche) et un ami (droite).

*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*



Sibianca et sa famille habitent toujours dans un quartier où de nombreux Roms s'y sont installés.



Dans leur modeste appartement près de la Gare du nord de Bruxelles, les pannes d'électricité étaient récurrentes.

Légende page suivante

Maria ne parle pas parfaitement français, mais ça ne l'empêche pas de bien s'entendre avec ses camarades de classe.





*Une famille rom à Bruxelles - Virginie Nguyen Hoang*

Quand Huma se dévoile

Н



*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*



L'éléphant et Senthil, son cornac, sont un peu incontournables dans le centre de Pondicherry comme ils le sont sur notre site du Collectif. Ce travail sur l'éléphant sacré est pour moi une sorte de respiration par rapport à tous nos sujets traités pour Huma.

Le point de départ d'après Gaëtan a été sa compagne. Lucie avait vécu quatre ans auparavant à Pondicherry pendant quelques mois et avait appris à connaître Senthil.

Quand Gaëtan a décidé de suivre sa compagne pour vivre en Inde pour quelques mois,

Senthil a reconnu Lucie ! Après quelques semaines à aller discuter avec lui et se faire bénir par l'éléphant, Gaëtan lui a demandé s'il pouvait lui rendre visite quand il avait l'éléphant. De fil en aiguille, il est allé quelques fois et a même assisté au rasage mensuel !

Ce qui est frappant dans ce travail de plus ou moins un mois et demi, l'éléphant sacré est au milieu de la vie dans la ville. Les gens n'hésitent pas à faire le détour pour venir le saluer et le respectent comme une divinité. Parfois des gens plus aisés viennent avec leurs enfants pour lui faire des offrandes le matin lors du lavage - ça leur porte chance. Des gens viennent aussi ramasser ses excréments qui sont aussi sacrés. Les scènes de la bénédiction nous permettent aussi de bien comprendre l'importance des traditions. Il y a un côté très apaisant en voyant les photos de Gaëtan.

Il a très bien su saisir la complicité entre l'homme et l'animal parfois mise plus en avant que sa propre famille qu'il voit très peu. Le choix du noir et blanc nous met face à la composition très recherchée de Gaëtan, mettant en évidence chaque personnage qui ont une place particulière dans chaque coin de la photo.

Il a su montrer aussi les scènes du quotidien de Senthil et de ses proches. La scène de la douche, du rasage sont pour moi des éléments clés d'une bonne narration d'un reportage. Ces scènes humanisent les gens et le lecteur s'identifie à eux par rapport à son propre quotidien. Les quelques photos de la famille qui reposent sur une table apportent aussi une dimension sociale comme l'éloignement de la famille pour se consacrer à son travail. Gaëtan a su avoir la chance avec lui lorsque sa famille a rendu visite à Senthil. La complicité de la petite fille avec son père à la fin du reportage renforce l'importance des valeurs fondamentales comme la famille.

**De Gaëtan Nerinx vu par Frédéric Pauwels**  
*Lakshmi, l'éléphant du temple*

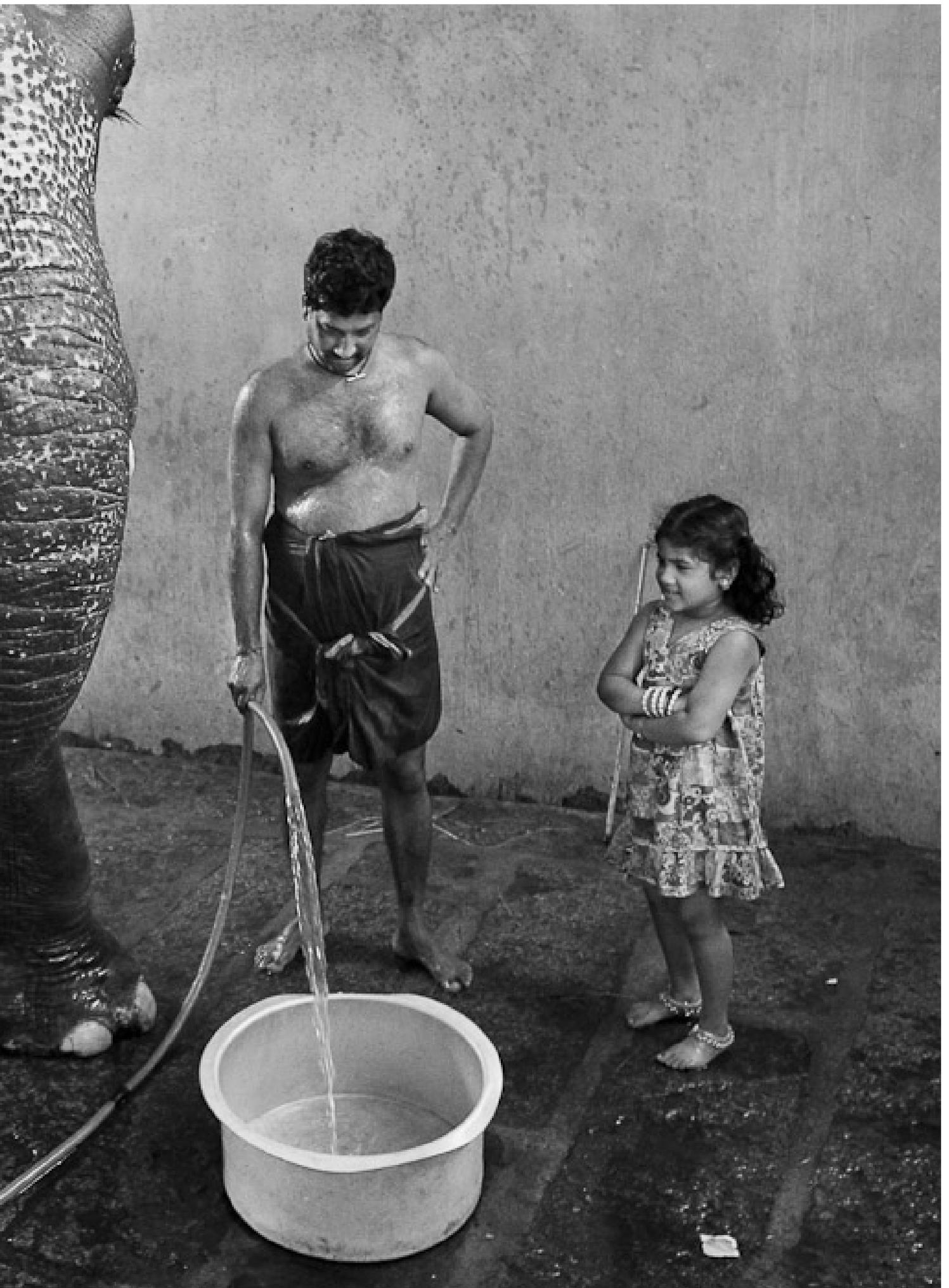
Au détour d'une ruelle, devant le temple hindou dédié à Ganesh, la demoiselle trône au côté de son cornac. On la salue, on l'apostrophe, on lui glisse une roupie dans la trompe en échange d'une bénédiction. On la craint, aussi. N'est-elle pas l'incarnation vivante du dieu à tête d'éléphant ?

Née et élevée dans l'État indien du Kerala, Lakshmi est une icône à Pondichéry, ancien comptoir français du sud-est de l'Inde. L'homme toujours à ses côtés, c'est Senthil, son cornac. Cette semaine, sa femme et ses enfants - qui vivent au Kerala - sont de visite.



*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*



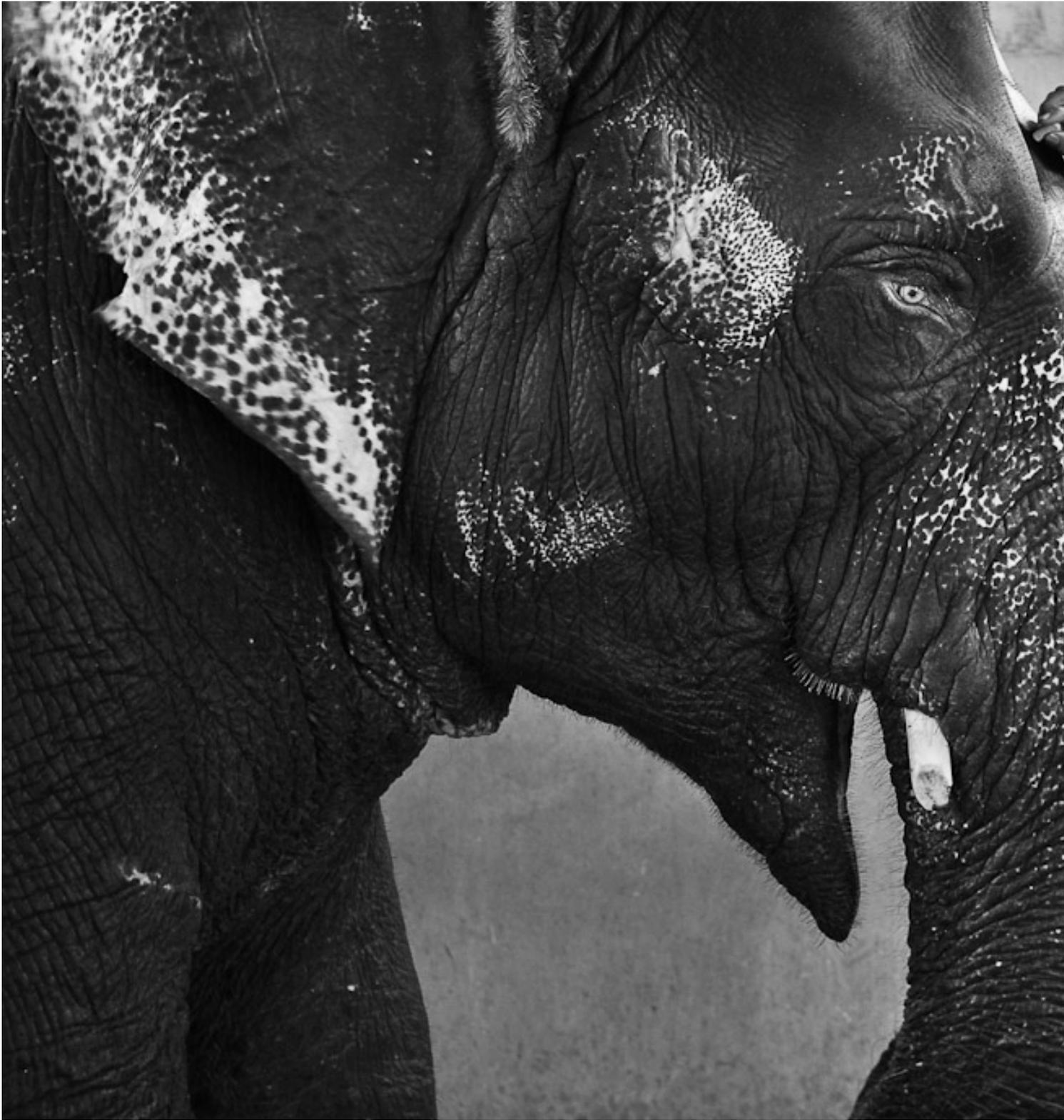


*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinckx*

*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*







*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*



*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*



*Lakshmi, l'éléphant du temple - Gaëtan Nerinx*



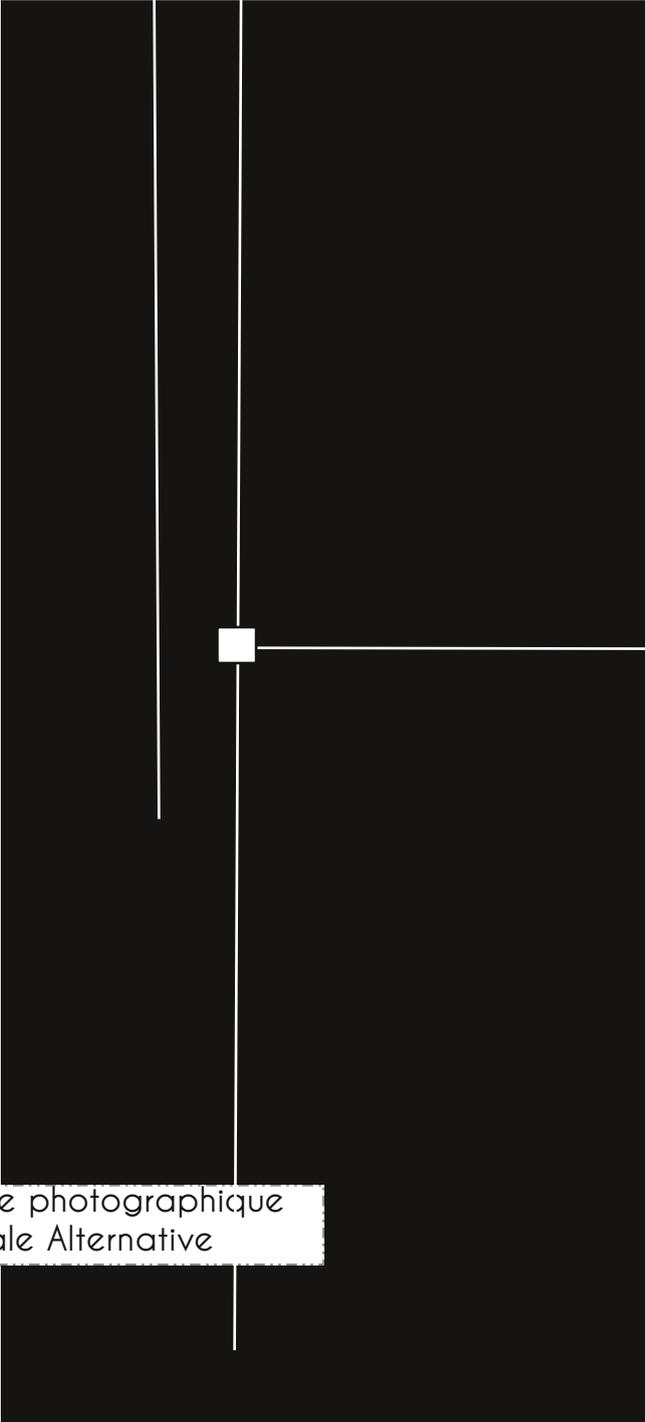
Collectif

Huma

Н



Magazine photographique  
Focale Alternative



<http://www.collectifhuma.com/>

Collectif Huma

## Quand la photographie se dévoile